

NOYANT d'ALLIER

ACTES de la JOURNEE TEMOIGNAGES

du 19 MAI 2012

Histoire de Noyant par ses habitants

Publiés par l'association « Les Amis de la Mine de Noyant »

LISTE DES INTERVENANTS

4...Préambule

5...Le contexte de la journée

6...Accueil

9...Premier groupe : le début du XXème siècle

9... Simone Grazon

16... Robert Bernard

27... Camille Cheymol

30... Geneviève Lorrain

32... Renée Gawlas

34...Deuxième groupe : l'arrivée des polonais et la vie minière

34... Jean Gawlas

35... Cécile Foszcz-Hardouin

40... Renée Gawlas

40... Cécile Foszcz-Hardouin

42...Troisième groupe : Période post seconde guerre et premiers rapatriés

42... Renée Geneste

48... Témoignage anonyme

50... Claude Desfougères

54... Aline Colas

61... Harry Erkens

65...Quatrième groupe : la vie à Noyant dans les années 60-80

65... Jacques Joubert

66... Philippe Loupy

68... Julien, Cao Van Tuat

74... Dina-Corinne Azzouz

81... Edouard Brassecasse

99... Marie Claire Sirami Lafay

104...Jean Massini

109...Philippe Bogacz

112...Cinquième groupe : les derniers arrivants

112...Christine Eumont Camus

112...Hom Chhe

113...Caroline Guyenne

115...Interventions diverses et conclusion

118...20 mai : Bilan réflexion

123...Calendrier de Noyant

Préambule par Jean Pierre Haccard

(Président de l'association les Amis de la mine)

Tous les villages du monde ont une histoire faite de traditions, de drames, d'enthousiasmes, de désenchantements et de bonheurs. Mais certains comportent des caractéristiques qui les distinguent nettement de leurs voisins. Noyant fait partie de ces villages atypiques par leur histoire car celle du siècle dernier fut, pour celui-ci, assez étonnante. Sa population, principalement agricole, accueillit des hommes, des femmes, des enfants, venus de loin par les aléas de la pauvreté, de la guerre, de la colonisation, etc. Ils peuplèrent surtout les corons, ce ne fut jamais facile, on le comprend, la barrière de la langue s'ajoutant aux différences des vies.

Il y eut des déceptions, quelques ressentiments mais aussi de grands élans de solidarité, des amitiés solides et des souvenirs inoubliables.

L'école fut, ici comme ailleurs, le mortier de l'oubli des différences, en un mot, de l'art du vivre ensemble.

Je viens de refermer ces pages et je les ai lues comme un roman. Un accident stupide m'avait coincé sur une chaise roulante et je ne pus assister à cette magnifique journée du 19 Mai 2012. Tous les intervenants ont parlé avec simplicité mais aussi avec une sincérité et une authenticité qui forcent l'admiration.

Au milieu de Noyant, il y a cette merveille architecturale qui est devenue le Musée Jean le Mineur. Ses locaux pourraient très bien accueillir une scénographie moderne retraçant toute cette

histoire, celle de la ruralité enrichie par la venue d'hommes, de femmes, d'enfants cherchant un lieu pour pouvoir vivre et s'épanouir dignement. Outre tous ces acteurs, je tiens à féliciter Christian Duc qui fut l'artisan de cette journée, son affection pour Noyant et son histoire est manifeste, le présent recueil est assurément son enfant.

Janvier 2013

Contexte de la journée par Christian Duc

Le projet initié par l'association les Amis de la mine de Noyant, sur le carreau de la mine, prévoit la réalisation d'une scénographie sur la société de Noyant au XXème siècle. Afin de recueillir la matière indispensable à cette réalisation, il a été organisé une journée témoignages. Des Noyantais, des personnes pour qui ce village a compté dans leur vie sont venus raconter leur Noyant.

Cette journée a été dense, riche et émouvante. Pour des raisons d'horaires, tout le monde n'a pas pu intervenir.

Ce document se veut être les actes de cette journée témoignages. Les textes ont été écrits avant cette journée ou après cette journée, en reprenant l'essentiel de ce qui a été dit.

Ces actes sont publiés par l'association les Amis de la mine.

Bonne lecture à toutes nos amies et à tous nos amis.

Les lignes en italique reprennent certaines des notes prises par Ida Simon-Barouh.

Accueil de Christian Duc,

Chères amies, chers amis, mesdames, messieurs ;

En tant que Président de l'association les Amis de la mine qui anime le musée Jean le Mineur, je vous souhaite la bienvenue dans la chambre chaude de ce bâtiment de la mine de Noyant.

Madame Marie Françoise Lacarin, vice présidente à la solidarité et représentant Monsieur le Président du Conseil général sera des nôtres cet après midi. Elle prendra la parole pour clore la manifestation.

Monsieur Yves Simon, président de la communauté de communes Bocage Sud n'est, pour l'instant, pas présent.

Notre association exploite et entretient ce lieu, mais elle porte aussi un projet. Depuis le début de l'activité de la nouvelle équipe de bénévoles, nous sommes convaincus que, pour le développement de ce site, Noyant a d'autres atouts que le charbon seul. Ces autres atouts sont d'ailleurs plus facilement porteurs de modernité. Il s'agit de la richesse sociale de ce village. Il s'agit de la richesse de la vie en société qui traverse les âges, C'est l'âme de Noyant d'Allier.

Attention, je n'ai pas dit que le mythe du mineur de fond n'est pas lui aussi porteur de modernité. Bien au contraire. Nous prenons d'ailleurs des initiatives dans ce sens.

Pourtant, l'aventure de Noyant est une aventure peu commune et c'est pour cette raison qu'il faut porter témoignages, à toutes les générations, de vos joies et de vos peines. Cela sera bénéfique

pour tout le monde car c'est ce que nous avons en partage qui donne du sens à la vie. Ce projet avance. Les élus font leur travail. Mais il nous revient d'apporter la matière première pour ce projet. C'est à partir de cette matière première, constituée par tout ce qui sera dit aujourd'hui, que les auteurs et techniciens réaliseront l'investissement. Cette matière première, ce sont tous vos témoignages, vos émotions sur la vie à Noyant au XXème siècle. C'est pour cette raison que nous avons pris l'initiative de cette journée.

Au cours de ma vie professionnelle, j'ai acquis la très forte conviction qu'il ne peut jamais y avoir de développement territorial sans une implication déterminante des habitants de ces territoires. Aujourd'hui, je suis heureux car je sais que nous prenons la bonne voie.

D'ores et déjà, tous ceux qui travaillent à ce projet prennent l'engagement que vous serez les premiers informés du contenu de cette future réalisation culturelle et touristique. Rien ne peut être montré au public que vous n'aurez cautionné puisque vous êtes les premiers concernés.

Je remercie Benjamin et l'association Noyant terre d'accueil qui portent avec nous, association les Amis de la mine, cette importante et chaleureuse manifestation.

Je remercie Philippe de m'avoir bien conseillé.

Je remercie vivement Edouard et Josiane qui ont pris cette affaire à bras le corps et sans qui nous n'aurions pas pu aboutir. Je ne suis personnellement qu'une pièce rapportée au village de Noyant et je ne savais pas bien dans quoi je m'aventurais en prenant une

telle initiative. Comme vous le savez, c'est Josiane qui animera toute la journée.

Je remercie d'ores et déjà tous les témoins qui passeront devant le micro ainsi que tous ceux qui ont apporté leur témoignage par écrit.

Je remercie Pierre Jean Simon et Ida Simon Barouh qui ont accepté d'être les parrains de cette manifestation. Ida va prendre des notes pendant toute cette journée.

Je remercie aussi le public d'être attentif à ce qui germe à Noyant.

Je remercie l'association la Caméra moulinoise et plus particulièrement Daniel Lacassagne, son président, qui a bien voulu engager son équipe à filmer toute cette manifestation.

Enfin, je remercie tous les bénévoles qui sont des gens discrets, des gens de l'ombre, mais sans qui rien ne pourrait se faire.

Premier groupe

Le début du XXème siècle

SIMONE GRAZON

Les archives de Noyant sont centralisées à Moulins aux Archives Départementales.

À la Révolution, les livres paroissiaux ont tout simplement été remis à la Mairie et c'est Monsieur Vauclin, quand il a pris la fonction de Maire, qui a fait relier tous ces documents, ce qui permet de suivre presque au jour le jour l'histoire du village depuis 1600.

Si vous êtes intéressés par une histoire bien documentée du Bourbonnais, il n'y a pas mieux que les livres de Paul Dupieux, archiviste à Paris, enfant de Noyant - son père était forgeron, à l'emplacement du magasin « traiteur ». Il a fini ses jours à Noyant.

Formation du sol, les origines

Climat tropical, végétation abondante avec beaucoup de prèle que l'on trouve maintenant, toute petite, dans les fossés et qui, à cette époque, était grosse et haute comme des arbres - les

bouleversements géologiques ont enfoui dans des poches ces « arbres prèles » riches en silice, se transformant, au cours des millénaires, en charbon de grande qualité. C'est pourquoi à Noyant le charbon se trouve dans des poches et non dans des filons.

La préhistoire

Dans la carrière de Meillers a été trouvé un « établi » servant à la fabrication des flèches et outils (au Musée de l'Homme à Paris)

À Noyant, l'impressionnante « pierre Bacoune » qui semble veiller sur le ravin des Côtes Matras. Quel était son but : protection ? pierre de sacrifice ?

Côtes Matras (les côtes mères) - sur l'horizon de Valtanges se dessinent deux collines qui font penser aux seins généreux de notre Mère Terre. (fin des Monts de la Madeleine)

Les migrations

Route d'échanges commerciaux (Perse/Angleterre)

Région couverte de forêts - comment s'est faite la sédentarisation

L'arrivée des Romains - la colonisation - un monde à découvrir.

Noyant en 1600

Aux Courtioux s'installe mon ar/ar/ar grand'père, François Primot, laboureur, qui se marie avec la fille d'un meunier de Cressanges.

Pendant la « grande famine », la cloche de l'église de Noyant a été enfouie aux Courtioux dans le pré qui se trouve sous la cure avec la réserve de pain du village, car les routes étaient envahies de gens affamés qui pillaient tout sur leur passage.

Un jour, le tocsin a sonné, le curé appelait au secours, des voleurs avaient volé le « trésor » de l'église, tous ont quitté les champs, rattrapé les voleurs aux Bouis et récupéré le « trésor », bien modeste, mais combien précieux pour ce petit village pauvre : une croix, un calice, une patène, en argent.

La Révolution de 1789

Les registres de la paroisse passent à la mairie. Premier Maire, Monsieur de Montenay de Ninyn, propriétaire de toutes les terres de Noyant à Meillers, la maison en retrait à côté de la Pharmacie était son pavillon de chasse. Il a donné les terres nécessaires pour la construction de la ligne de chemin de fer.

Ma mère, que certains ont bien connue, est morte à 100 ans, orpheline. Elle avait été élevée par sa grand'mère qui, également, est morte âgée, aussi ses souvenirs remontaient à presque 200 ans, l'époque de Napoléon, d'après ma mère les grandes discussions politiques entre elle et son fils étaient qu'elle, elle était « royaliste » et lui « bonapartiste », la honte !

Les soldats étaient enrôlés dans l'armée pour une période de 7 ans. Les noms étaient tirés au sort. Les appelés qui ne voulaient pas partir « achetaient » un soldat de remplacement, c'est comme

ça que le plus jeune frère de la grand'mère est parti dans l'armée de Napoléon pour avoir un peu d'argent.

L'armée de Napoléon était de passage à Montluçon, en partance pour la Russie. Voulant absolument revoir son frère elle est partie à pied jusqu'à Montluçon, avec une amie qui avait aussi son frère dans l'armée. Dans son panier, quelques provisions et ses beaux sabots pour la ville... Quand elles sont arrivées, l'armée était partie et elle n'a jamais revu son frère. Toute sa vie, elle a espéré le revoir et disait, il est sûrement parti « dans les Amériques » et elle demandait à maman de chercher dans le dictionnaire pour lui montrer où était l'Amérique.

Les commerces de cette époque

8 cafés, 2 forgerons, une huilerie, un drapier, un tailleur, une modiste, un charcutier, un boucher, un coiffeur hommes, tabac marchand de journaux épicerie, 2 cordonniers, 2 sabotiers, 2 couturières, un tisserand, un menuisier, à l'entrée du village, un charron et un meunier, à la place de la maison habitée par Renée Chalmin se trouvait un espace sablé où les hommes jouaient au « palet ».

Arrivée du train et du téléphone

Les gens faisaient la queue à la poste pour entendre dans le téléphone les cloches de la cathédrale de Moulins. Malgré son envie, maman n'a pas pu entendre les cloches, interdit par sa grand'mère qui voyait là une intervention du diable.

Le quartier de la Gare, 1930 – 1945

Le café Touret (actuellement maison de Benjamin) avec son tilleul où la mère David qui venait au marché vendre beurre et fromages était obligée d'attacher son âne qui refusait obstinément d'aller plus loin - le marchand de vin , 1 cordonnier (actuellement Rabais) - la Poste, Les Marinettes (brodeuses), Le café Giraudon - La Forge - la coopérative agricole - Le café Perrot - La Boulangerie - La maison Erkens et le premier poste à essence - Le charcutier Chalmin - Le café avec sa salle de bal - en face Pharmacie et coiffeur ... après, c'est la Place

La rue de la Gare, pas goudronnée où passaient, vaches, chevaux, poules et charrois de bois impressionnants tirés par d'énormes percherons.

La grande distraction de la journée était le passage du train. La maison étant tout près du passage à niveau. On allait après déjeuner s'accouder à la barrière pour regarder passer le train de 13 heures et voir qui allait en descendre et s'il y avait des connaissances, quelles nouvelles ils rapportaient de Moulins, la capitale !

Le chef de gare, Cofin, avait souvent la gorge sèche et les allées et venues Gare/Touret, Gare/Giraudon étaient fréquentes, le trajet le plus rapide était le café Giraudon aussi plus d'une fois, on voyait le chef de gare, drapeau à la main, casquette de travers, courant le long de la voie appelé par le sifflet de la locomotive qui attendait patiemment, entourée de brouillard, que le « préposé » veuille bien libérer la bonne voie (car il y avait un changement

d'aiguillage à Noyant). Dans tous les villages, les personnes marquantes avaient un surnom, celui du chef de gare était : « cul de guêpe ». biz biz biz ! il y avait aussi aux Briéra « le JO rouge » Les soirs d'été, dîner rapide, trempé au vin pour les hommes et trempé au lait pour les femmes et les enfants, gardé bien frais dans le seau du puits et, en route pour le « viron ».

Chaque maison alignait des chaises sur le trottoir et on allait de l'une à l'autre en refaisant le monde jusque tard dans la nuit. Nous, les enfants, on s'amusait à dénicher les vers luisants... pour s'éclairer ! et c'est là que Jacques Malterre à commencé sa carrière « d'inventeur » en nous faisant devant la maison du cordonnier (actuellement Rabais) la démonstration d'une batteuse minuscule qu'on alimentait avec le trèfle du fossé .Puis, au fur et à mesure de la nuit, petits et grands devenaient silencieux en regardant les étoiles. C'était notre télévision.

Ensuite, c'est « La Place », plantée de tilleuls, avec sa mare, la fontaine, la bascule et son marché du mercredi. En face du cimetière, à la sortie du château, un calvaire entouré de 4 marronniers, c'est là que le « bezizi » qui aiguisait les couteaux et étamait les casseroles installait sa roulotte, une fois par an. On en avait très peur car on nous promettait de nous donner au bezizi si on n'était pas sage.

Les commerces, Emile Roche, le cordonnier, le Casino, Le tailleur, La modiste, l'épicerie buvette (Courtachon)

En face, à la place du coiffeur, le boucher, l'hotel Bourdier (puis le réparateur de vélo et le poste à essence), un autre boucher, et sur le côté de l'église, après la guerre, la charcuterie Chalmin qui a

déménagé et l'ouverture d'un café dans la même maison - le laboratoire étant dans les petites maisons derrière l'église

Il y avait aussi :

Le passage du Caïfa avec sa voiture à cheval qui vendait l'épicerie

Le Peyero, qui achetait les peaux de lapins.

Le « Verpilleux » qui revenait des Côtes Matras, sa caisse pleine de vipères qu'il expédiait à l'Institut Pasteur.

Le marchand de drap qui passait dans les maisons, avec sa mercerie

Les Ecoles

À Noyant, seulement 2 écoles libres (1 filles – 1 garçons). L'école des filles était réputée et faisait pensionnat pour jeunes filles jusqu'en 1925 environ.

L'école laïque est à Châtillon.

Châtillon est une route de grand passage aussi il a été décidé pour le bien des enfants d'installer une école à Noyant. Compte rendu de la réunion du Conseil concernant cette décision : « pour protéger les enfants des mauvais exemples donnés par des personnes peu recommandables, en plus, pour accéder à l'école, il faut passer sur un tas de purin qui est devant la porte, ce qui salit le bas de pantalon du maître et ses chaussures » !!! Mais, comment les enfants entrent-ils à l'école ? Les microbes ne sont pas encore connus !!!

Le dimanche pour aller à la messe les jeunes polonaises mettaient leurs beaux habits colorés avec des gilets en velours pailleté et de gros nœuds dans les cheveux, comme j'en avais envie, mais pas

question, le bourg c'est le bourg, on se protège de l'inconnu, on ne copie pas et on ne fréquente pas les coron, les règles de la société, fortement imprimées dans les coutumes n'ont rien à voir avec les élans du cœur qui lui, n'a pas de frontière.

Heureusement, les temps changent, les frontières physiques et mentales s'élargissent et au lieu de s'observer et de rester « sur son quant à soi », comme c'est enrichissant de faire ensemble !

C'est l'avenir que je souhaite à Noyant qui m'est cher.

ROBERT BERNARD

Je suis Monsieur BERNARD Robert, né le 7 septembre 1922, dans la 1ère maison du 1er coron; je suis donc un vrai noyantais. A la naissance de ma sœur (Mme GRAZON Simone) mes parents qui habitaient Roanne m'ont confié à la garde de mes grands-parents pour deux ans. Mon grand-père était garde à la mine de Noyant et ma grand-mère couturière, ils logeaient au 2^{ème} étage au-dessus des bureaux de la mine (c'est la poste actuelle).

J'avais 6 à 7 ans, j'allais à l'école libre de Monsieur DERET. C'est la grande maison en-dessous de la cure. Tous les enfants allaient à l'école à pieds naturellement, même ceux venant de très loin : Montcoulon, Chevrotières, Les Arquelants, Les Echarmaux, sans manquer une fois, même par temps de neige et parfois il y en avait 40 centimètres. Tous avaient en plus du cartable, un petit panier en osier noir à deux couvercles où ils avaient leur casse-croute, un petit pot de soupe qu'ils faisaient chauffer sur le poêle au milieu de la classe, il n'y avait pas de cantine.

J'ai toujours aimé la musique et pour la fête de Noyant début novembre, j'ai voulu entrer sous le parquet de danse monté devant chez Perrot. Avec ma grand-mère, je me suis assis devant l'orchestre vers la batterie, on appelait cela alors : le jazz-band. Le lendemain, j'ai demandé à m'acheter une cymbale à la 'COPE'; dans le magasin, j'ai fait voir ce que je voulais, c'était un des plateaux en cuivre de la balance !! J'ai fait rire tout le monde et à la place, ma grand-mère m'a acheté une casserole en fer blanc et ça a marché ; pendue au dossier d'une chaise, assis sur mon petit banc, mon tambour sur les genoux, j'accompagnais les ouvrières qui chantaient souvent et j'ai assuré un tempo que les filles trouvaient juste.

Après l'hécatombe de la grande guerre (1 .500.000 morts, 5millions de blessés) la France avait besoin de main d'œuvre. C'est pourquoi est arrivée de la région minière de Silésie en Pologne, toute une communauté de polonais logés dans les corons. Ils étaient pauvres, beaucoup de petits garçons avaient la tête rasée et marchaient pieds nus l'été. Tout de suite après la moisson, tôt le matin les femmes polonaises, partaient glaner dans les champs. Elles revenaient en fin d'après-midi portant d'énormes ballots d'épis de blés.

J'ai vu arriver en 1930-35 une entreprise qui plantait un peu partout de grands poteaux en ciment armé pour faire arriver l'électricité. Avant, c'était l'époque de la bougie et de la lampe à pétrole.

Tous les transports même très lourds, se faisaient avec des chevaux. Monsieur Bourdier, bucheron professionnel, avait pour

cela, trois chevaux étalons de 8 à 900 kg; il y en avait un blanc pommelé : Pompon, un roux : Bayard et un noir : César; je me souviens avoir vu en face du pont Boursot, au pied de la côte de Noyant qui fait 1 km, 3 troncs de chêne de 5 à 6 mètres, chargés sur un matériel adapté pour cela; les chevaux étaient attelés en flèche avec de lourdes chaînes; le charretier leur a parlé, les a caressés à l'encolure, les appelant par leur nom, doucement il a fait tendre les chaînes et puis sur un éclat de voix et un claquement de fouet, les 3 bêtes bien ensemble ont démarré la charge, tirant à plein collier ils sont montés jusqu'au Christ où il y a un petit replat mettant une cale sous les roues, ils se sont reposés 1/4 d'heure pour reprendre souffle ; puis ils sont repartis pour terminer la côte et aller jusqu'à la gare où avec la grue, les troncs d'arbres ont été chargés sur un wagon plat.

Toutes les routes étaient en terre, point de goudron. Il y avait très peu de voitures, tout se faisait à pied, à vélo ou à voiture à cheval. A ce propos, j'ai une anecdote : nous sommes en 1870, le frère de la grand-mère de ma maman, étant au régiment et devant partir pour la guerre de Crimée devait passer en gare de Montluçon, un jour dit par lettre; mon arrière grand-mère est donc partie à pieds avec une amie à Montluçon (58 kms). Elle avait aux pieds des sabots et dans son panier, son casse-croûte et des sabots vernis pour passer les villages. Arrivées à Montluçon, le train était parti. Elle n'a donc pas vu son frère et a fait demi-tour aussitôt (soit 120 kms). Trop fatiguées, elles ont dormi dans un fossé.

Tous les mercredis, jour du marché, très grande animation sur la place. Les paysannes venaient en char-à-bancs vendre beurre, fromages, volailles. Les chevaux étaient dételés, mis à l'écurie chez Ramillon ou Perrot. Il y avait 7 cafés au bourg : Germain,

Novac, Courtachon, Ramillon, Perrot, Giraudon, Burlot. Avant il y avait Marcel Touret qui était aussi marchand de vin.

Aux corons, il y avait Jonas en haut et Charlat en bas, plus le petit mur de la coopérative, en face de la boulangerie. Ca buvait sec à Noyant et même les dimanches ça dansait chez Novac et Ramillon. La communauté polonaise a fait de Noyant un village très vivant qui ne ressemblait à aucun autre.

Je crois que cela a continué avec les indochinois.

A leur propos, je me souviens les avoir vus arriver à la gare. C'était en décembre 1956, hiver terrible, il faisait -25° aux corons. Il y avait en France une très grave crise du logement. C'était le début de l'action de l'abbé Pierre. La guerre d'Indochine terminée, Bao Daï a expulsé tous ceux ayant travaillé pour les français. La mine étant fermée, les corons vides ont permis de loger les indochinois. Tous ces gens avaient là-bas de belles situations, vivant dans des logements modernes d'où ils ont été expulsés avec une ou deux valises. Venant d'un pays chaud, ils arrivaient au milieu de l'hiver par un froid de canard. Imaginons leur peine et pourtant ils se sont adaptés car ils sont très courageux, travailleurs et intelligents. Ma maman allait de famille en famille pour aider et pour voir, bien souvent pour leur apprendre à faire du feu dans une cuisinière. Elle a vu une famille qui avait allumé un feu de petits bois sur le carrelage de la cuisine pour se chauffer autour. Ils étaient de religion hindouiste, bouddhiste, chrétienne. Une petite fille étant née, ses parents ont demandé à ma maman d'être marraine. Hé bien, 60 ans plus tard, lors de son décès à l'âge de 100 ans, sa petite filleule qui habite à Paris a fait le déplacement pour prier pour elle. Affection, respect, reconnaissance, tous sentiments qui sont nés de cette situation.

Noyant est vraiment un village unique. J'avais un bon copain, Valentin Genest, préparateur à la pharmacie qui avait été avec moi pour le STO plus de deux ans en Allemagne, et en juillet 1946 nous sommes allés tous les deux au pèlerinage à Lourdes des prisonniers et déportés. Nous sommes partis tous les deux de Noyant à vélo : 600 kms, 4 étapes.

La veille, étant garçon d'honneur au mariage de Robert Perriat et Marie Rose Muret, j'avais comme cavalière la sœur de la mariée : Gilberte. Un rêve ! Robe longue en organdi blanc bleuté, épaules bouffantes, décolleté carré, aucun bijou, une petite marguerite dans ses cheveux châtain clair et des yeux bleus. J'étais plein d'attention et j'avais 25 ans.

Le lendemain du mariage, je partais pour Lourdes à vélo avec Valentin. 1ère étape : Noyant la Bourboule 180 kms. Tout de suite, dans le matin, en roulant Valentin me dit qu'est ce qu'il y a Robert : - *Tu ne parles pas. Le mariage s'est mal passé ?*

- *Oh non ! Au contraire, j'avais comme cavalière Gilberte Muret et je pense à elle.*
- *Comme je te comprends, elle est très belle, super gentille. Mais tu la retrouveras au retour.*

Ayant libéré mon secret, j'ai fait alors du tourisme: La Bourboule, Brive, le gouffre de Padirac, Cahors, Tarbes et Lourdes. Là-bas, nous étions 300 000. Il pleut souvent à Lourdes et 300 000 hommes en procession qui chantent à pleines voix un cantique ça donne la chair de poule.

Moi, dans cette foule, je ne priais pas, je ne pensais qu'à elle. Et la vierge Marie a tout compris. De retour à Noyant, je l'ai revue le

premier dimanche, et j'ai eu la certitude qu'elle l'attendait aussi. Et puis, un dimanche matin, à la sortie de la messe, sa maman est venue vers moi et m'a dit : « *Hé Robert, si vous le pouvez, vous voudrez bien monter au domaine, Gilberte vous attendra* ».

Ma vie commençait. Nous nous sommes mariés le 20 septembre 1947, installés charcutier-traiteur à Roanne, nous avons eu 4 enfants et passés 70 ans d'un bonheur immense.

1939 : 17 ans.

J'ai donc commencé mon métier chez Chalmin, charcutier à Noyant. Il était réputé dans la région et mes grands-parents habitant le bourg j'allais coucher chez eux, je gardais ainsi un lien avec la famille.

J'avais comme compagnon de travail Roland, le fils du patron 17 ans aussi. Notre entente était parfaite, notre patron un excellent maître. J'étais nourri.

Je prenais le travail à 6 h et après la soupe, vers 20 h j'allais coucher chez ma grand-mère (mon grand-père venait de mourir. Je vous en parlerai plus loin car c'était un personnage). Je n'étais libre que le dimanche à partir de 13 h.

Ma semaine de travail commençait le lundi matin à 5 h. J'attelais la Bichette à une petite voiture à bestiaux pour aller à la foire au Montet (20 km A.R). Souvent je me suis endormi sur la voiture. Heureusement il n'y avait pas de circulation et la Bichette connaissait la route. Je revenais avec deux cochons que je laissais à l'abattoir de Noyant en passant. L'après-midi je les tuais avec

l'aide de Roland. Du mardi au samedi c'était la fabrication. Le dimanche matin, grand nettoyage, préparation des commandes, casser le bois de la semaine pour chauffer les marmites.

En dehors du travail, nous aimions nous amuser, et un soir j'ai eu une idée lumineuse.

Nous étions fin novembre un vendredi soir vers 18 h. Notre travail terminé, nous arrivons dans la cuisine. La patronne nous dit alors : « *Les gars c'est trop tôt, la soupe n'est pas prête, revenez à 7h1/2* ». Nous voilà donc assis dehors sur le perron, la nuit était tombée, quoi faire en attendant ?...Le bistro ? On ne s'y plaisait pas bien...c'est alors que j'ai eu une idée : « *Si on allait peindre le bourricot de la commune en zèbre?* » C'est le bon moment, demain matin samedi, le père Martin fait la tournée des ordures dans le bourg. Il serait tout frais tout beau. L'idée plaît à Roland. Nous trouvons dans la grange un pot de peinture jaune avec un pinceau et nous voilà parti.

L'écurie de Charlot (c'est le nom du bourri) était dans une cour derrière la Mairie. Il y avait un petit mur surmonté d'une grille et un portail en fer fermé à clé. Il fallait escalader, un peu comme des voleurs, en plus c'était la cour de la Mairie. Nous étions inquiets. Heureusement la nuit était très noire, ce fut vite réglé. Nous avons facilement trouvé l'écurie de Charlot qui semblait nous attendre.

Roland éclairait la scène avec une lampe électrique, nous nous sommes partagés la tâche. J'ai pris le côté gauche et d'un pinceau bien chargé en peinture j'ai fait un trait d'entre les oreilles à la base de la queue puis un gros sourcil jaune sur l'œil, des bandes

parallèles sur les côtes, quelques traits aux pattes, un cœur percé d'une flèche sur la fesse gauche, et j'ai passé le pinceau à Roland qui a fait le côté droit.

Moins romantique il a fait sur la fesse droite une tête de mort avec deux tibias en croix. En prenant du recul notre bête avait de l'allure. Les sourcils surtout lui donnaient un air particulier. Et puis, avec précaution nous sommes revenus à la maison. La soupe était prête. En nous mettant à table, on ne pouvait pas s'empêcher de rire et les patrons de nous demandé : « *Qu'est-ce que vous avez fait ?* » Nous avons spontanément inventé une histoire, mais rien de vrai.

Après la soupe j'allais coucher chez ma grand-mère et comme je riais encore elle m'a interrogé et, à elle, je lui ai tout raconté. Elle a beaucoup ri. Mais après un temps elle m'a dit : « *C'est drôle mais ce n'est pas bien. Il faut aller y effacer. Rends-toi compte, si des malandrins entraient dans l'écurie de la Bichette et la barbouillaient comme ça, qu'est ce que tu dirais?* » Alors là, je n'avais plus envie de rire. La Bichette était une petite jument que j'aimais beaucoup. Elle était de cette race de chevaux nains qu'on voit dans les cirques. Sa robe était noire avec une grande crinière et une longue queue que je lavais puis tressais avec un élastique au bout. Une fois sèche je la peignais et elle était ondulée. Je lui cirais les sabots. Elle était gentille et elle me servait pour aller chercher un ou deux cochons à la campagne ou à abattoir. Ma grand-mère avait touché juste et je suis retourné derrière la Mairie.

Ca sentait la peinture dans l'écurie. Charlot était là, superbe, tournant un regard que les sourcils jaune rendaient expressif.

Quel dommage d'effacer cela et par où commencer? J'essayais dans un petit coin sur les côtes et tout de suite j'ai vu que c'était impossible à faire. C'était une bonne peinture à l'huile qui avait pénétré le poil. J'ai décidé de laisser les choses en l'état et je suis rentré à la maison. Je ne me souviens plus de ce que j'ai dit à ma grand-mère. Un gros mensonge sûrement...

Le lendemain matin, samedi, à la pique du jour, le père Martin, chef cantonnier à la commune (il n'avait pas de peine à être Chef, il était seul) venait chercher Charlot pour faire la tournée des ordures. A peine était il rentré dans l'écurie qu'il ressortait en gesticulant, pour aller en face de la Mairie chez Valentin Vayrac (cordonnier) et de crier : « *Tintin, Tintin, vin voir qu'el bête!* » Tous les deux reviennent à l'écurie et Tintin, qui était un joyeux compagnon de dire: « *Père Martin, avec un zèbre devant le tombereau la tournée sera vite faite* ».

« *Oui mon gars, n'y compte pas, je ne sors pas avec une bête pareille, je vais aller voir le Maire!* » Et de raconter la situation au Maire.

Problème délicat ; Les ordures ne pouvant attendre une semaine de plus, et la commune n'ayant pas une autre bourrique, il fallait sortir Charlot. Et c'est ainsi que le père Martin a dû faire sa tournée.

Sur le coup de 9h avec Roland nous avons sorti les poubelles sur le bord du trottoir et nous avons vu arriver l'attelage. Tout le monde sur son passage avait le sourire. Il n'y avait que le père Martin qui ravalait sa colère et comme nous lui faisons compliment, il a explosé en disant: « *Ah si je les tenais qué là de là qu'avons*

assaffré mon bourrin! » Pauvre père Martin, son personnage mérite une description.

Vu de mes 17 ans il me paraissait vieux. Jamais je ne l'ai vu rasé de frais. De taille moyenne, il portait un pantalon en velours à grosses côtes de couleur foncée, une large ceinture de flanelle autour des reins, une veste bleue de travail, un mouchoir noué sur le côté autour du coup et sur la tête un chapeau en feutre noir tout cabossé et auréolé de sueur. A le faire bouillir il aurait fait un bouillon au fumet plutôt rude ! Une arthrose de la hanche le faisait boiter et il chiquait. Tous les lundis matin il achetait un paquet de tabac gris et le coupait en six, cela lui faisait six chiques, il prenait aussitôt la première. Etant vieux garçon il mangeait à midi au bourg chez la Raymonde. Sa place était réservée dans un coin de la salle. Il posait son chapeau à l'envers sur le coin de la table et coinçait sa chique sous le cuir intérieur. Après avoir mangé et bu un dernier coup de rouge, il reprenait sa chique. Il ne la posait que le soir chez lui pour la mettre derrière le volet sur le bord de la fenêtre. Le samedi il effiloçait ses six chiques sur un journal, les faisait sécher dans le four et le dimanche il fumait ça à la pipe ! Rien de perdu...

La tournée des ordures étant faite, les choses n'en sont pas restées là. Monsieur le Maire en a parlé à la gendarmerie qui a fait une enquête. Prendre ici l'accent gendarmique : « *Vu le flair qui nous caractérise. Nonobstant la couleur jaune du club de foot, nous orientons nos recherches vers des garçons de l'équipe* ».

C'est ainsi qu'un bon copain, farceur reconnu, a été cuisiné un bon moment. Il ne pouvait rien dire, car il ne savait rien. Vu le volume que prenait notre affaire, Roland et moi n'avons rien dit. Il ne fallait pas se faire briller. Ma grand-mère aussi a gardé le secret.

Et Charlot dans tout cela...et bien il est mort au printemps. Rassurez-vous, ce n'est pas cela qui l'a fait mourir non; il était bien vieux. Il n'a pas eu le temps de refaire son poil. C'est donc en habit de fête qu'il est parti. Et je l'imagine montant au paradis des ânes, d'une patte alerte sous sa livrée de zèbre. Avec dans l'humilité de son regard l'éclat que donne la bonne conscience d'une vie de travail bien remplie; mais surtout le bonheur d'avoir bien fait rire tout son village.

Mon histoire ne s'arrête pas là. Sept ou huit ans plus tard, j'étais marié, je me retrouve un dimanche avec des copains de jeunesse à l'apéritif. Nous évoquions ce que nous faisons en ce temps là et l'un d'eux de dire : « *Vous vous rappelez du bourri qui avait été peint en zèbre?* » Alors là, estimant qu'il y avait prescription je me suis découvert et j'ai dit que c'était moi avec Roland. Grand étonnement, ils n'ont pas voulu me croire. Il m'a fallu donner des précisions, dire pourquoi nous n'avions rien dit, etc... Enfin l'un d'eux de dire: « *Personne n'aurait pensé à toi* ». Et oui, Il faut dire qu'à l'époque, j'avais la réputation d'un garçon sérieux, sage, au point que par deux fois à l'occasion de fêtes qui rassemblaient des jeunes deux copines tous m'ont dit: « *Robert, viens demander à mes parents, s'ils savent que tu y es, ils me laisseront aller avec vous* ». A qui se fier ?..!...

Propos de CAMILLE CHEYMOL
recueillis par Christian Duc

Son grand père était gardien à la mine de 1928 à 1940.

La venue du Négus, l'empereur d'Ethiopie fin août début septembre 1937

Sa grand-mère lui a raconté

Une locomotive avec 2 ou 3 wagons arrive de Moulins avec des drapeaux français et éthiopiens partout. Elle siffle en arrivant aux corons. Le train est arrivé en gare à coups de sifflet.

Tout le monde s'est dirigé vers la mairie avec Préfet, conseiller général, maire pour les discours.

Il y a eu un match de football entre des soit disant africains, qui n'étaient autres que des gars de Meillers et de Gipy barbouillés en noir, et les Diables rouges.

L'électrification de la campagne

D'habitude, depuis le bâtiment de la mine, toute la campagne était noire la nuit. Quand il y a eu l'électrification on voyait des lumières dans la campagne. C'était un vrai changement qui donnait une atmosphère nouvelle.

Le marché aux cochons le 29 septembre à la saint Michel

Il y avait une activité tout à fait inhabituelle sur la place. Tout le monde amenait à vendre ses nourains (cochons de 100 – 120 kg). On amenait les cochons à pied par 10 – 12 et il fallait 4-5 hommes pour conduire chaque troupeau. Puis on emmenait les cochons à la gare pour les embarquer dans les wagons..

La vente des bœufs

En septembre, avant les labours, mon oncle vendait sa paire de bœufs la plus vieille, des bœufs de 6 ans. C'étaient des betteraviers du nord qui venaient les acheter pour sortir les betteraves à sucre. La veille, on lavait les bœufs, on tondait le dessus de l'échine et le jour fixé, on les conduisait à la gare car il n'y avait pas encore de bétailère.

Jour de paie à la mine

Il y avait tout une activité vers l'entrée du carreau avec des marchands ambulants : charcutier, fruits et légumes, fermières. C'était la paie de la quinzaine. Les femmes venaient chercher la paie sauf pour les mineurs du poste 6h 14h. Eux prenaient la paie quand ils sortaient de la douche.

En 1936 ou 1937 le passage du dirigeable

Le dirigeable allemand ZEPPELIN est passé à la tombée de la nuit puis il est parti au-dessus de la forêt de Messarges en direction de Saint Menoux Agonges. C'était en Septembre. C'était à la tombée de la nuit et le dirigeable était tout éclairé. C'était impressionnant et féérique.

La Saint Martin. (écouté dire)

A la Saint Martin, les bounhoummes venaient régler les dettes de l'année au maréchal ferrant, charron, sabotier, menuisier.

En 1926-28 mon oncle à Valtanges va régler le sabotier de la place qui lui dit « Père Charles, vous me devez 100 kg de pommes de terre ». Le Père Charles lui a apporté 2 sacs de 50 pommes de terre chacune. Chaque patate faisait 1 kg. C'était des Beauvais.

Jour de marché

Le jour de marché, les mères polonaises venaient avec leur foulard sur la tête. Il y en avait qui étaient pieds nus. En 1928, quand les polonais arrivaient à la gare ils n'avaient qu'un baluchon.

La moisson

Les polonaises et leurs enfants glanaient derrière la moissonneuse lieuse.

Il y avait 2 lavoirs dans les corons (1 vers l'infirmierie de la mine et 1 vers les nouvelle maisons). On vidait les lavoirs et les gens qui avaient du blé glané venait le battre au fléau dans les bassins vides pour nourrir les poules, les lapins.

GENEVIEVE LORRAIN

Au XVème siècle, vivait à Noyant un seigneur avare et cruel qui était la terreur de ses vassaux et de ses voisins. Pour se mettre à l'abri de toute attaque, il avait construit un grand donjon carré à mâchicoulis qui domine la colline de Noyant et fait creuser dessous des souterrains si vastes que l'on pouvait s'y perdre, et qu'aujourd'hui, malgré toutes les recherches, une grande partie n'a pu être retrouvée. Au bout de ces souterrains, un habile ouvrier creusa une dernière caverne et la ferma au moyen d'une roche qu'un mécanisme ingénieux faisait basculer à volonté. Lorsqu'elle était abaissée, elle fermait si exactement le fond du souterrain, que personne ne pouvait soupçonner l'existence de la cachette. Pour être bien sûr que personne n'en apprenne le secret, le mauvais sire enferma dedans l'ouvrier qui l'avait creusée et l'y laissa mourir de soif et de faim.

Ensuite, il porta lui-même dans la caverne le fruit de ses rapines et en remplit d'or et d'argent huit grandes barriques.

Tandis qu'il arrangeait ses richesses, la torche qui l'éclairait tomba et s'éteignit. Dans l'obscurité, le sire ne put retrouver la clef qui faisait fonctionner le mécanisme de l'entrée et comme personne ne connaissait sa cachette, il mourut misérablement de la même façon que son ouvrier. On ne retrouva jamais son corps, mais on ne sait comment deux sorcières connurent l'existence de son trésor et le lieu où il était caché. Elles en informèrent quatre mineurs de Noyant et leur donnèrent les indications nécessaires pour le déterrer, en leur recommandant de garder pendant toute l'opération le silence le plus absolu.

Suivant les indications les mineurs creusèrent le rocher et découvrirent dans une sorte de grotte une des tonnes remplies d'or ; ils passèrent une corde dessous et commencèrent à la tirer. Mais, au moment où la tonne péniblement remontée touchait les bords de l'excavation, l'un d'eux s'écria : « *Nous la tenons !* ». Aussitôt la corde s'écourta, la tonne retomba et la voûte de la grotte s'écroula avec un bruit effroyable, ensevelissant les mineurs sous les débris.

Depuis, le trésor n'a jamais été retrouvé. Cependant, si on en croit la légende, on pourrait s'en emparer sans grand danger. Il y a bien longtemps, deux soldats qui passaient la nuit au bas de Noyant aperçurent une lueur dans les buissons. Intrigués, ils

s'approchèrent et virent un fantôme blanc serrant entre ses dents une clef qui luisait dans la nuit comme un charbon ardent. Le fantôme leur fit signe de prendre la clef, mais, effrayés, les soldats se sauvèrent à toutes jambes. C'est dommage car s'ils avaient été plus courageux, ils auraient pu s'emparer du trésor et sauver un pauvre damné. Le fantôme était, en effet celui du sire de Noyant dont l'âme ne doit avoir ni trêve ni repos jusqu'au jugement dernier. En châtement de ses crimes et de son avarice, Dieu veut qu'il ait les lèvres et les dents sans cesse brûlées par cette clef qui lui a servi à cacher ses trésors injustement acquis.

Toutefois, dans sa mansuétude, le Seigneur permet à son âme en peine de revenir dans la clairière de Noyant tous les sept ans, au jour anniversaire de sa mort. S'il se trouvait un homme assez hardi pour prendre la clef et le suivre, cet homme pourrait ouvrir le rocher et pénétrer dans la grotte où se trouve le trésor et deux squelettes. Quand ces ossements auront été ensevelis dans la terre bénite du cimetière, le supplice du seigneur de Noyant cessera et le trésor appartiendra à son libérateur.

RENEE GAWLAS née Giraudon

- *Relations à l'école : copines et belles relations*
- *Monsieur Michelat, instituteur, qui apprenait le français aux Polonais et parlait aussi en polonais.*
- *Wanda et le sacrifice [aucun souvenir]*

- *Distractions rares : le foot très développé.*
- *Son mariage avec M. Jean Gawlas : histoire d'un mariage mixte (parents ?)*

Deuxième groupe

L'arrivée des polonais et la vie minière

JEAN GAWLAS, issu de l'immigration polonaise

- **Intégration** s'est faite à la vitesse grand V, mais les parents, ce fut plus difficile.
- **Ecole** à 6 ans : pas eu de problème.
- 1941 : devient un homme, à 15 ans et demi, quand il est descendu pour la première fois à la **mine**, par 400 mètres sous terre. Y a travaillé jusqu'en 1943. Puis à St Hilaire où les ouvriers se rendaient par le car, jusqu'en 1949, moment de la fermeture. Alors, il a fallu déménager à St Eloi les Mines.
- Premier sentiment quand on descend à la mine : il en avait des notions parce que son père y allait, donc il n'a pas eu de problèmes car il connaissait par ouï-dire.
- **Foot**. Grande importance.
- **Relations bourg-corons** : pas d'animosité, mais un petit quelque chose.

On ne les aimait pas bien et à la sortie de l'école, on s'attaquait avec des frondes.

Différences de langues, des coutumes.

- Mariage : le beau-père, c'était le maire de Noyant.

« Avec le temps, ça s'est atténué » [mariage mixte mal vu du côté des Noyantais]

« A l'époque, certaines personnes étaient méchantes ».

CECILE FOSZCZ-HARDOUIN

Parents polonais arrivés en 1929, au printemps en fleurs alors qu'ils avaient quitté la Pologne sous la neige.

- Enfance ordinaire : école libre de 1945 à 1950 (la cantine avec ses avantages) + école polonaise (ce qui en reste).

- Groupe folklorique ; groupe théâtral – Instituteur très actif à ce sujet.

- 1948 : « fin de mon enfance ». « Ma mère a perdu sa famille, massacrée par les nazis » (avait hébergé des Juifs : représailles).

Ont cessé de regarder du côté de la Pologne et « on s'est mis à regarder vers la France ».

- Quand la mine a fermé, difficulté de s'intégrer ailleurs.

- A Noyant, la communauté polonaise était sécurisante, mais quand ils partaient ailleurs, ils étaient perdus.

Un souvenir marquant

C'est un souvenir d'enfance, anodin à première vue, et cependant lourd de signification.

J'avais alors 8 ans et nous habitons depuis près de 5 ans à La Vallée dans la maison de la mine, ma famille "côté Souvigny" tandis que la famille P. occupait le " côté Noyant".

Au mois d'avril 1948, à Pâques, " Mademoiselle P." comme on la désignait avec respect, a épousé R.M. originaire de St-Eloy- les-Mines. Le mariage a été célébré en grande pompe et la noce a duré plus de 2 jours, sans compter le montage et le démontage du "parquet" devant la maison - soit 4 à 5 jours d'effervescence au cours desquels j'ai entendu beaucoup de bruit, de musique et suivi, du coin de l'œil, tout ce va-et-vient peu ordinaire - ma curiosité encore aiguisée par les sollicitations du fils cadet de 4 ans mon aîné et camarade de jeu privilégié.

Car, durant tout ce tapage, ma mère a opposé un barrage catégorique à une quelconque intrusion de ma part chez les voisins. En effet, nous n'étions pas invités à la fête : nous n'étions pas du même milieu, famille de simple ouvrier-mineur, qui plus est Polonais - alors que A.P. était chef-mineur et que sa fille était professeur! Mais elle aurait bien pu m'attacher au bout d'une corde comme la grand-mère d'à côté sa biquette, elle ne m'aurait pas empêché de surveiller ce qui se passait depuis notre jardin.

Lorsque tout fut fini, démonté, rangé et le silence revenu, j'étais assise, désœuvrée, en haut de l'escalier extérieur. Voilà qu'arrive Mme P., la bouche en cœur et, me tendant un cornet elle me dit:

_ Tiens, ma p'tite Céline, c'est pour toi....

Ma main n'avait pas eu le temps de saisir le cornet que ma mère me l'arrachait, le lançait avec force tandis que les dragées roses s'éparpillaient dans la cour - quel gâchis...

_ Tiens, vot' dragées. Ramass'!_ dit ma mère.

La violence avec laquelle ma mère avait réagi dans cette situation m'avait alors semblé étrange. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris la portée symbolique de son geste - qui, on s'en doute, a jeté un froid sur nos relations jusqu'alors cordiales avec nos voisins. En fait, à la lumière de ce que je sais aujourd'hui - à savoir qu'aucun des habitants de La Vallée n'avait été convié à la noce hormis une famille de Montuin où les mariés sont allés coucher - il ne s'agissait pas de discrimination vis-à-vis d'étrangers mais d'une soumission aveugle à des conventions sociales - à savoir que l'on ne mélangeait pas les différentes catégories de gens.

L'implication des Polonais de France pendant la 2e Guerre mondiale

Le 1er septembre 1939 au petit matin, lorsque l'Allemagne a envahi la Pologne sans sommation, ma mère n'a eu de cesse que la France déclare la guerre. Ce qui fut fait 3 jours plus tard, 6

heures après la Grande-Bretagne. Tous les Polonais attendaient cette déclaration avec la plus grande impatience. Et c'était fort logique : en 1918, à l'issue de la 1ère Guerre mondiale, l'état polonais renaissait après 125 ans de non-existence et une occupation parfois implacable. La Pologne allait-elle à nouveau être rayée de la carte d'Europe?

De ce fait, dès le mois de septembre, il fut décidé de former une division polonaise à Coëtquidan, en Bretagne, division dépendant de l'armée polonaise (elle deviendra elle-même par la suite une véritable armée sous les ordres du général Sikorski, chef du gouvernement provisoire polonais replié à Londres). Des Polonais de Noyant - tels Kazimierz Nowak, Ludwig Mazur - sont partis dans ce centre de formation.

Lorsqu'en juin 1940 Pétain demandera l'armistice, les Polonais seront extrêmement déçus et ceux combattant aux côtés des Français peu enclins à déposer les armes. Beaucoup périront dans les derniers combats, 1/4 seulement réussira à gagner la Grande-Bretagne. Un certain nombre resté en France poursuivra clandestinement la lutte sous les ordres de Sikorski. Sur tout le territoire français des Polonais se sont alors illustrés: beaucoup de mineurs du Nord et aussi de Lorraine, des lycéens et deux de leurs professeurs du lycée polonais de Villard-de-Lens dans l'Isère, de nombreux jeunes gens - comme les 20 victimes de La Versanne près de St-Etienne parmi lesquelles 18 Polonais et dont la moyenne d'âge était de 23 ans. Sur la stèle en leur honneur ainsi

qu'à 3 autres résistants polonais au cimetière de La Ricamarie (Loire) figure l'inscription suivante, dans les deux langues, avec la célèbre devise de la résistance polonaise: " Aux héros tombés à La Versanne pour votre liberté et la nôtre. 20-7-1944."

A Noyant, les Polonais n'ont pas démerité. Ils étaient parmi les maquisards. Des actes insensés sont rapportés sans que l'on puisse préciser l'exactitude des faits, des lieux et des dates.

Un certain Kudrazov allait à Cressanges en vélo. Il a croisé des Allemands qui, il le savait, avaient sa photo. Il a alors jeté son pistolet Parabellum. Les Allemands ont tiré sur lui, le blessant au genou. Malgré cela, il réussit à s'enfuir sautant, dit-on, du pont de la Queune à Châtillon et à gagner La Vallée à travers prés et fourrés. Il y aurait été soigné au domaine des Gaget. Revenu à Noyant après la Libération, il aurait retrouvé son pistolet!

Le 18 juin 1944, après l'embuscade tendue par les maquisards au Rocher Noir, à la limite des communes de Châtillon et de Noyant, les Allemands qui menaient leur enquête furent insultés dans les corons par une habitante à l'esprit dérangé. Ils prirent en otage un groupe d'hommes. Grâce à son sang-froid et à sa connaissance de la langue allemande, un Polonais du nom de Plaza, qui faisait partie du groupe, réussit à dénouer la tension et à faire relâcher ses camarades.

Les Polonais de Noyant avaient bel et bien, dans leur ensemble, l'esprit patriotique et ils le prouveront une fois de plus après la guerre en envoyant des dons pour la reconstruction de la Pologne et ce malgré leurs faibles moyens.

RENEE GAWLAS

- En 1944, elle avait 15 ans. Le maquis avait fait sauter le pont au-dessus de la gare de Noyant. Y a-t-il eu des représailles ? Tout ce dont elle se souvient, c'est que ses parents qui tenaient le café, ont vu arriver des soldats gradés avec des bergers allemands. Rentrent dans le café, puis dans la cuisine. Demandent à boire, fermement. La mère ouvre la porte de la cave et ils montent des bouteilles. Payent. Désaltérés, repartent vers la gare.

CECILE FOCH-HARDOUIN

Un dimanche de juin 1944, près de La Folie. Des maquisards en embuscade envoient un camion et une moto dans le fossé. Les maquisards venaient de Moulins. Les Allemands, de Chaumont. Deux jeunes gens des corons qui revenaient de la pêche sont vus par les Allemands. Les officiers supérieurs viennent, demandent des explications aux deux jeunes (qu'ils prennent pour des maquisards) et se dirigent vers les corons. Une femme simple sort avec sa hache et crie « Sales boches ». Les Allemands répliquent

avec des grenades. Un mineur explique que cette femme est une simple d'esprit.

Troisième groupe

Période post seconde guerre et arrivée des premiers rapatriés.

RENEE GENEST

Cette arrivée s'est échelonnée de fin 1955 à juin 1966.

Personnellement, par mutation, je suis arrivée à Noyant le 1^{er} avril 1957. Je n'ai donc pas été témoin des arrivées massives, des familles venues par bateau à Marseille puis par train jusqu'à Moulins.

Historique local

Le département de l'Allier avait 3 communes d'accueil : Chatillon, St Hilaire, Noyant. Cet accueil était possible en raison des logements vacants depuis la fermeture des mines de charbon et propriété des Domaines.

Noyant disposait d'un nombre de locaux plus importants avec les corons et les locaux (ex bureaux de la mine) susceptibles d'abriter l'encadrement d'accueil.

Encadrement d'accueil

Il était composé par des fonctionnaires arrivés d'Indochine sauf les ouvriers d'entretien recrutés sur place (1 maçon, 1 plâtrier qui étaient 2 ex mineurs).

Il faut noter la présence d'une infirmière disponible 24h/24

Jour d'arrivée à Noyant

Je souhaite évoquer le jour d'arrivée à Noyant. Ce choix peut paraître banal, mais pour des personnes déracinées, ayant perdu famille, emploi, pays natal, climat, parlant peu ou pas la langue française, venant de centre d'accueil à vie collective, ces personnes allaient retrouver à Noyant un lieu personnel de vie et leur autonomie. Certes ; les corons n'étaient pas luxueux, mais ils apportaient une autonomie, un nouveau départ de vie.

Les logements étaient tous semblables : 1 cuisine, 2 chambres, 1 grenier, un jardinet, pas de sanitaire et pas d'eau courante. Il ne faut pas s'indigner car à cette époque, mineurs retraités, noyantais, paysans, tous vivaient ainsi. Nous sommes en 1955. Noyant a même obtenu une priorité dans le programme départemental d'installation de l'eau courante en zone rurale.

Le logement était propre. L'équipement était sommaire, calculé suivant le nombre de personnes. Le chauffage se faisait avec des poêles à charbon.

Le fonctionnement des poêles et les puits d'eau potable restent encore aujourd'hui sujets d'anecdotes et de souvenirs avec les anciens mineurs.

Revenons au premier jour. Arrivés de Paris en car (trajets assurés par des véhicules de la Croix rouge) le groupe prenait un repas au restaurant du bourg (Ramillon) puis était conduit dans « son coron ».

Dès l'après midi

Le chef de famille venait au centre d'accueil administratif (actuelle poste). Il recevait un pécule calculé au nombre de personnes (c'est une indemnité spécifique aux rapatriés)

Les services complétaient avec lui les dossiers :

- D'allocations familiales

- D'aide médicale (pour celle-ci, je précise que la charge incombait à l'Etat et non à la commune, idée reçues et très souvent véhiculée par les noyantais)

- D'orientation scolaire (primaire, secondaire, professionnelle). Pour la scolarité secondaire, l'internat à Moulins, ou plus loin,

était la seule solution. Les cars de ramassage scolaire sont beaucoup plus récents

Il recevait aussi

Un vestiaire, surtout en hiver (chaussures et vêtements chauds neufs) est fourni.

Un questionnaire et entretien pour le reclassement professionnel

L'assistante sociale rendait une visite au domicile ce même après midi dans le but de faire un bilan de santé (malade, handicaps, grossesse etc..) et de connaissance de la langue française.

Il y avait également une évaluation ouverte à tous problèmes.

Dès cette fin de premier jour, la famille était chez elle, avec, je le souhaite, un sentiment de sécurité, d'accueil voire d'amitié. En effet, les voisins, ex-mineurs n'étaient pas si indifférents. Pour mémoire, ils aidaient au fonctionnement du poêle, à la façon de puiser l'eau et faisaient cadeau de légumes.

Bien entendu, rien n'était réglé, mais une voie était ouverte.

Grosses difficultés

L'expression

Pour ce qui était de l'expression, les rapatriés avaient la nationalité française mais étaient d'ethnies diverses, voire de castes et connaissaient peu ou pas la langue française. Ils avaient des difficultés pour les échanges verbaux. Une classe d'apprentissage du français a fonctionné dans le local des pompiers avec un enseignant de l'éducation nationale et un interprète.

Sanitaire

Les soins par le médecin généraliste local étaient gratuits. Pour les grossesses, le suivi se faisait à Moulins. Le transport était assuré par le service d'accueil. Pour les nourrissons, il y avait une consultation hebdomadaire au coron N°10 et la fourniture de layette.

Reclassement professionnel

L'ANPE, (actuellement Pôle emploi) a ouvert une antenne à Noyant surtout pour la formation professionnelle
Service social à Paris : 2 assistantes sociales chargées des recherches d'embauche

Dans les administrations (Ministères, Musées, Poste)

Dans l'armée (Varennnes, Moulins, Lyon) L'armée a vite mis en place un bus de ramassage.

Ces reclassements professionnels sont réalisés loin de Noyant car notre région présentait peu de possibilité de travail. Le chef de famille reçoit au départ un bon de transport et bénéficie d'un hébergement (surtout à Paris). Mais cet éclatement familial aura quelquefois des conséquences (divorces, abandons). Les services des rapatriés ont cependant travaillé au regroupement des familles (subvention auprès des HLM de la région parisienne).

Actions diverses

Foyer de la Garenne.

Réalisation d'un espace ouvert aux jeunes réalisé en collaboration avec le secours catholique et la CIMADE (organisation protestante). Des éducateurs résidents assuraient le fonctionnement. Ultérieurement, la sauvegarde de l'enfance a pris le relais. Plus tard, ce foyer devenant vétuste sera transféré dans les locaux de l'ancienne école privée des filles.

Douches.

Un bâtiment de douches publiques a été construit par le service d'accueil

Arbres de Noël

Médaille de la famille française remise en Préfecture ou en Marie

Je me suis éloignée du « jour d'arrivée » à Noyant, mais les éléments sont restés.

Noyant a été témoin d'un drame humain vécu par environ 4000 personnes passées par le Bourbonnais et je témoigne de l'immense dignité dont a fait preuve l'ensemble des asiatiques, indochinois ou indiens, français rapatriés d'Indochine pendant les années allant de 1955 à 1966.

Plus tard, Noyant verra l'arrivée des réfugiés du Sud Est asiatique.

TEMOIGNAGE ANONYME

« Je suis venue m'installer à Noyant après mon mariage en 1946 et déjà les Polonais étaient là, venus travailler à la mine. Nous étions en contact avec une famille en particulier qui nous racontait être venue pour un an. Au terme de cette première année, ayant gagné quelque argent, ils ont décidé de rester encore un peu et finalement se sont installés définitivement. J'ai donc eu contact avec cette population « étrangère » dès mon arrivée à Noyant.

Lorsque fin octobre 1955, les premiers rapatriés sont arrivés, je me souviens que notre curé, Monsieur l'abbé Benet a lancé un appel en chaire pour aider notamment matériellement cette population déracinée et frileuse puisque venant d'un pays au climat plus clément. Il faut dire que nous commençons un hiver particulièrement rigoureux et que les corons n'avaient pas été habités depuis environ 10 ans suite à la fermeture de la mine.

J'étais maman de cinq enfants de 9 à 1 ans, nous vivions avec mes beaux-parents tous les deux de santé précaire et un oncle. La période de la guerre était encore très présente dans notre façon de vivre. Nous n'avions pas de confort, pas de gros moyens et juste le nécessaire pour faire vivre notre grande famille ; les vêtements se passaient de frère en sœur, du premier au dernier. Je me souviens avoir donné quelques couvertures et édredons et j'aurais tant voulu donner davantage !

C'est indéniable que la physionomie de Noyant a littéralement évolué. La population noyantaise a doublé en nombre et nous nous demandions comment nous pourrions tous cohabiter avec nos cultures tellement différentes.

Quel changement dans notre quotidien !!!

Dès les premiers beaux jours, l'accès au bourg de Noyant devenait un périple, toute la population des corons semblait être rassemblée sur la route, il fallait se frayer un passage. Dans tous

nos coins de campagne, on retrouvait les enfants en train de cueillir des fruits souvent avant maturité, nous n'étions pas vraiment habitués à tout cela. Etant à la campagne, j'allais vendre mes produits au marché. Il a fallu aussi s'adapter à leur façon de consommer (œufs, volailles vivantes, notamment).

A l'école, cela a été une grande révolution, il y a eu 17 classes avec plus d'élèves de familles rapatriées que de noyantaises d'origine. Au début nous avons un peu douté de l'efficacité de la scolarité pour nos « têtes blondes » au milieu de tous ces enfants « différents ». Avec du recul, nous pouvons dire qu'ils ont réussi comme les autres, et de plus, ils ont eu la grande chance de grandir avec ces enfants venus d'ailleurs. De véritables amitiés ont vu le jour et vivent encore aujourd'hui. Quelle richesse !

CLAUDE DESFOUGERES

La cité de l'enfance

A mon arrivée comme maire en 1981, j'ai été frappé par le grand nombre d'enfants dont les $\frac{3}{4}$ étaient d'origine vietnamienne.

L'abbé Tacques, curé de la paroisse a créé avec l'aide de la Sauvegarde de l'enfance, la cité de l'enfance avec comme directrice Melle Tourtiol. La cité était ouverte tous les mercredis sur les terrains de jeux existants. Pendant les vacances d'été, un

camp était organisé au Donjon pour le plus grand plaisir de tout le monde.

Jubilé de l'Abbé Tacques

Le jubilé a été célébré en 1987 par Monseigneur Quelen. La présence de certains moines bouddhistes à la messe a surpris beaucoup de personnes dont Monseigneur Quelen. A la fin de la cérémonie, les bouddhistes ont remis à l'Abbé Tacques un très beau tableau d'une vierge à l'enfant. La cérémonie terminée, le Maire a invité tout le monde à la salle des fêtes pour un vin d'honneur.

Légion d'honneur.

L'Abbé Tacques a été décoré de la Légion d'honneur en 1995 par M Dériot, Président du Conseil général. Au cours du vin d'honneur, Melle Denise Giraud, gouvernante de l'Abbé Tacques, a été décorée de la médaille départementale. M Dériot s'est mis à fouiller dans ses poches avec vigueur et, ne trouvant pas la médaille, a déclaré : « je vous décore de la médaille virtuelle ». Le Président Dériot, invité par M Le Curé et par Melle Giraud, est venu lui remettre la fameuse médaille en mains propres.

La médaille de la famille française

La tradition a été établie par M Gournichon, ancien Maire, de proposer un certain nombre de familles pour être décorées de la médaille de la famille française (or, argent et bronze), selon les critères exigés par l'UDAF

En 1981, la tradition s'est poursuivie. Jusqu'à 8 à 10 familles étaient concernées.

Inauguration de la pagode

A la demande de la communauté bouddhiste, les représentants de cette association ont demandé à être reçus par M Le Maire. Suite à cette réunion, le Conseil municipal a été réuni par M Le Maire et a décidé d'attribuer un terrain appartenant à la commune situé au milieu des corons le long de la voie ferrée. Le financement de cette pagode a été effectué par les dons des bouddhistes de France et de l'étranger et par des subventions exceptionnelles accordées par le Conseil général. Les travaux ont duré de 1983 à 1985. L'inauguration a été accueillie avec tolérance et joie par tous les habitants de Noyant.

Ecole de mémés.

M le Maire et quelques personnes s'étant aperçus de la difficulté des personnes âgées vietnamiennes pour parler et écrire en français, ont décidé de créer une école. Leurs maris étant

décédés, ces femmes avaient d'énormes difficultés pour s'exprimer en français pour le quotidien : médecin, assistantes sociale, etc... Chaque fin de classe était suivie d'un repas léger confectionné par des bénévoles dans une ambiance de gaité. En fin d'année, une remise des prix avait lieu. Pour la personne la plus gaie, la plus sage et la plus dissipée. Les lots étaient composés de sucettes et de bonbons. J'ai été surpris et heureux de la capacité de ses personnes à apprendre à se débrouiller. Je remercie Mme Thomas et les bénévoles de leur aide.

Monseigneur Barbarin

Monseigneur Barbarin a été nommé Evêque de l'Allier. Il s'est engagé à visiter les communes de son diocèse. Aussi, nous l'avons accueilli à Noyant pour célébrer la messe. Un vin d'honneur a été offert à la salle des fêtes. Au cours du vin d'honneur, M Le Maire et Monseigneur Barbarin ont échangé des propos forts courtois. Suite au vin d'honneur, un repas a été organisé à la salle des fêtes. Etaient présents le Conseil municipal et quelques personnes lorsque soudain, Monseigneur Barbarin a disparu pour ressortir à quatre pattes pour ramasser le sac à mains que Melle Denise Giraud venait d'échapper. Il lui a aussitôt remis le sac à mains. L'aller et retour fût effectué dans un temps record sous la table.

Acquisition de la mine.

L'Abbé Tacques m'ayant invité à déjeuner dans le but de rencontrer le dernier Ingénieur des Mines de Noyant qui voulait s'entretenir avec moi d'un projet de création d'un Musée de la mine. Cette demande me parut intéressante et je la soumis au Conseil municipal. Ce dernier a donné son accord pour la création de ce musée qui permettait également un rapprochement de la cité des corons et du bourg de Noyant en débroussaillant cette grande surface. Le matériel, permettant de rouvrir ce carreau de la mine a été rapatrié d'un certain nombre de mines. Le musée a été fondé en 1987.

ALINE COLAS

Je suis native de Meillers, petite commune située à 5 km de Noyant que j'ai toujours fréquenté depuis mon enfance. Etant donné que Meillers n'avait pas beaucoup de commerces à part 2 épiceries et 3 bistrotts dont un faisait bureau de tabac, 1 bureau de poste où j'ai fait le remplacement du facteur en vélo pendant 2 ans. Quand je me suis mariée, j'ai donné ma démission vu que j'allais habiter à Noyant.

Noyant, c'était un peu notre capitale. Il y avait 1 docteur, 1 pharmacie, 3 boucheries – charcuteries, 1 Casino, 4 épiceries, 1 bureau de tabac, 1 cordonnier, 1 coiffeur pour homme, 1 sabotier,

3 couturières, 1 tailleur pour homme, 1 garagiste, 1 magasin de journaux , 1 bazar- quincaillerie avec un choix énorme de produits tels que bassines, lessiveuses, balais, grillage, vaisselle, verres, clous... Dans le magasin de journaux, il y avait des montres, des bijoux, couronnes mortuaires, cannes à pêche, ménagères, ampoules... Il y avait également des artisans : maçon, plâtrier, maréchal ferrant et 1 magasin de vêtements.

Nous n'avions pas besoin d'aller à Moulins puisque nous avons plein de choses sur place et même des services de car ainsi que le train pour aller à Souvigny ou 1àa Moulins. La gare SNCF a fermé en 1974. Il y avait aussi une salle des fêtes avec salle de cinéma.

Noyant bougeait beaucoup avec les familles des mineurs. Tous les mercredis, il y avait le marché. C'était fabuleux... Sur la place, le garde champêtre installait les bancs pour que les fermières posent leurs paniers d'œufs, beurre, fromages et fruits quand c'était la saison bien sûr. Devant les bancs, elles posaient à même le sol les volailles, poulets canards, lapins et pigeons. Des jardiniers de la campagne, bien achalandés dans leur jardin, apportaient, suivant la saison, des légumes, des fruits, des fleurs. Mes parents faisaient eux aussi le marché. Maman vendait du beurre, de la crème, des œufs, du lait ainsi que des fromages de différentes sortes : égouttés, frais ou secs. Au printemps, Papa cueillait des cerises et les mettaient dans des corbeilles en osier. Ca se vendait très bien, surtout quand les mineurs avaient touché la paie. Etant donné que les familles étaient nombreuses, il fallait bien nourrir toutes les bouches.

Les mineurs finissaient leur journée assez tôt quand ils travaillaient de nuit. La journée, ils allaient, pères et enfants, ramasser les pommes de terre chez les paysans. Ils étaient payés avec ces pommes de terre et ils s'en servaient pour nourrir leur famille. L'hiver, ils allaient ramasser les topinambours, nourriture utilisée pour engraisser les animaux tels que les bœufs et les vaches destinés à l'abattoir qui était également situé à Noyant.

Pour en revenir au marché sur la place, il y avait toujours foule et les marchands ambulants installaient leur stand. Il y avait 1 primeur, parfois 2, 1 marchand de poissons, 1 boucher, 1 marchand de vêtements de travail, de tissus, pulls... Une fois par mois, 1 grand stand de draps, serviettes de toilette, couvertures... s'installait. Il venait de la Creuse. Il y avait aussi le bazar à 100 francs, c'était le nom.

Le jour où la mine a fermé, tout s'est réduit. Ce n'était plus le beau marché que nous avons connu.

A l'arrivée des rapatriés d'Indochine, le marché a repris vie, mais ce n'était plus les mêmes clients. La volaille était encore appréciée, mais les produits laitiers n'avaient plus le même succès qu'au temps des mineurs. Ils consommaient beaucoup de volailles. Alors, le vendredi, ils prenaient la Micheline pour aller faire leur marché à Moulins car, là-bas, il y avait sous le marché couvert comme il se nommait, un marché bien achalandé et on

pouvait marchander et faire baisser les prix surtout en fin de marché. Comme les fermières n'avaient pas vendu les volailles, les volaillers tournaient les talons et laissaient la marchandise à son propriétaire. La personne qui ne voulait pas ramener ses volailles les donnait au plus offrant car les fermières avaient des enfants à habiller et avec l'argent récolté, elles faisaient leurs achats. C'était folklorique au retour en gare de Noyant, les volailles attachées par les pattes avec de la ficelle ou des morceaux de chiffon. Les gens débarquaient avec les bras chargés de volailles et de paquets.

Moi-même, pour remplacer Maman quand elle était malade, je faisais le marché et, paraît-il que quand c'était moi qui faisait le beurre, il était moins bon. C'est ce que les clients disaient quand Maman revenait.

J'ai connu Noyant très jeune. A 15 ans, je suis allée à l'école ménagère qui était dans l'ancienne école de garçons des frères, route de Chatillon, en-dessous du presbytère. Jeune fille, je venais au cinéma le samedi soir et aussi aux fêtes foraines. La fête de Printemps était le 3^{ème} dimanche de mai avec des manèges et des parquets- salons pour le bal. Si les mineurs avaient touché la paie, les forains ne pouvaient que s'en réjouir. Elle durait 2 jours. C'était bon pour le commerce.

Chaque année, il y avait la loue le 11 mai et le 11 novembre. C'est-à-dire que les hommes et les femmes se louaient pour 6 mois ou 1 an dans les fermes ou encore chez les ingénieurs de la mine, au

château, chez le docteur... Le 11 mai, fleur à la boutonnière, chacun cherchait un patron. Une somme était allouée si le gars était intéressé et, si accord conclu, il recevait une somme d'argent qui se nommait : recevoir une pièce. Au 11 novembre, à la saint Martin, patron de Noyant, même engagement. C'était également la fête au village avec bals dans les salles de bistrot et parquet salon. Prix de l'entrée : 1 franc par personne et pour les moins de 15 ans, 0,50 franc. Tout cela est aboli.

Les vietnamiens fréquentaient peu ou pas les bals du village. L'arrivée des vietnamiens en hiver 1956-57 fut un événement pour les habitants de Noyant. Nous, les jeunes, n'avons pas eu de problème, mais, les gens âgés étaient moins tolérants. Quand les jeunes chapardaient les fruits, c'était mal considéré. Les enfants vietnamiens aimaient beaucoup les fruits verts et surtout les prunes. Je me souviens d'un grand père qui avait un prunier bien garni pas loin des corons. Les jeunes l'avait découvert. Alors un soir, à la tombée de la nuit, les jeunes sont venus manger les prunes vertes. Le grand père s'en est aperçu. Le lendemain, de colère, il prit la scie et coupa le prunier. Comme ça, l'histoire était réglée.

Autre anecdote au sujet des prunes. Une année, une de mes filles était en colonie de vacances avec une petite vietnamienne et la journée de visite des parents était le 15 août. Ma fille m'a écrit en me disant : « *Maman, apporte moi des prunes, ça me ferait plaisir et apportes en des vertes pour Brigitte car elle adore cela* ».

Les jeunes vietnamiens venaient au bal et nous faisaient danser. Cela intriguait quelques personnes. Nous avons reçu des familles à notre table dont une famille de 9 enfants avec laquelle nous étions amis. Eux aussi nous recevaient chez eux. Plus tard, quand les jeunes se sont mariés, nous avons été invités au mariage, même que les mariés ont couché chez nous dans la grange. Nous n'avons de cela que de bons souvenirs. Mes enfants ont toujours fréquenté l'école avec les vietnamiens avec lesquels nous avons gardé d'excellents rapports.

En 2006, nous avons fêté le cinquantenaire de leur arrivée avec l'aide de toutes les associations. Que de souvenirs émouvants ! Les retrouvailles ont été magiques ! Il y a eu de la joie et des larmes.

Il y avait des associations bien sûr : football, comité des fêtes, tennis.

La population de Noyant vieillit alors qu'en 1956-57, il y avait 900 enfants de 1 an à 20 ans. Le village était florissant puisque de 5 classes existantes, il y en a eu par la suite 17. Il a fallu chercher des appartements pour loger les enseignants. Il y a eu aussi un centre d'accueil pour les jeunes avec des jeux. Le Père Tacques, curé du village en a été le fondateur. Les enfants grandissant sont partis dans d'autres écoles et lycées et reviennent au pays au moment des vacances et des fêtes.

Actuellement, il y a toujours le marché le mercredi, mais, plus de forains, plus de primeurs, plus de produits de la ferme ! Il y a seulement un camion réfrigéré dans lequel on trouve de la viande, de la charcuterie, des fruits, fromages et œufs...4 à 5 fois dans l'année, un horticulteur vient vendre des fleurs au printemps et à la Toussaint avec des chrysanthèmes.

Nos associations font leur possible pour maintenir des activités : Comité des fêtes, Village vivant, Pompiers, les Amis de la mine. Actuellement, je suis retraitée agricole depuis 13 ans. Je n'ai pas vu passer le temps. Mon époux et moi-même avons œuvré pendant des années pour le maintien de la mine avec beaucoup de soucis. La mine a ouvert au public le 14 juillet 1994. Mon époux en fait partie depuis 1988 quand il était conseiller municipal et moi-même depuis 1998. Nous avons mis beaucoup de notre temps et de notre énergie dans notre association, mais nous ne regrettons rien. Nous l'avons tenue à bout de bras pour que cette mine continue à vivre, d'abord en souvenir des mineurs et de leurs familles, ensuite pour que notre village ne meurt pas.

Dans ma famille, j'ai eu un oncle seulement qui a travaillé à la mine à Saint Hilaire en 1859. Evidemment, je ne l'ai pas connu, je n'étais pas née. C'était un frère de mon grand père paternel. Sa profession était dénommée ouvrier-mineur. Son patron se nommait de Rochetaillée. Sur son carnet d'ouvrier que j'ai en ma

possession, j'ai lu : « *ne sait pas signer* ». Donc, il ne savait pas écrire.

Actuellement, nous essayons de faire revivre cette mine en faisant des portes ouvertes, des petits spectacles, des saynètes, des expositions et la fête des mineurs le 1^{er} mai. Quand je vois que le bâtiment se dégrade à la vitesse grand V, j'ai envie de pleurer.

Aujourd'hui 19 mai, cela fait 54 ans et un mois que j'habite Noyant.

HOMMAGE AUX MINEURS

- *Comme Papa, je descendais à la mine,*
- *Comme Papa, j'ai été à la mine*
- *Comme Papa, j'ai été heureux,*
- *Brave homme, j'ai un grand cœur,*
- *Et brave homme, j'ai été mineur.*

HARRY ERKENS

Les réfugiés politiques

Tout au début de mon allocution, il a bien été précisé que les rapatriés d'Indochine étaient des français de par le père, pour la

plupart anciens militaires et qu'ils regagnaient leur patrie : la France.

Les réfugiés étaient ce qu'on appelle les « boat people », les réfugiés du Sud Est-asiatique, des réfugiés politiques. Les conditions d'accueil n'ont pas été les mêmes. L'époque n'était pas la même qu'en 1956 non plus. Toute une organisation avait été mise en place pour leur trouver du travail. Dans cette attente, certaines bonnes volontés qui s'occupaient d'eux ont pensé à la culture des pommes de terre qui les aideraient à se nourrir. Ce fut un échec total. Evidemment, le travail en collectivité ressemblait à celui qu'ils avaient connu sous le régime communiste qu'ils avaient fui.

Toutefois, une famille a été l'exception et elle est d'ailleurs restée à Noyant. Le père CHHE KEY, après une formation de bûcheron a eu une carrière remarquable et de par ses capacités, son agilité et sa gentillesse a su acquérir l'estime de la population et l'Office des Eaux et des Forêts a eu fréquemment recours à ses services. Malheureusement, un accident mortel, la chute d'un arbre l'a cruellement enlevé à sa famille. La population a répondu nombreuses à une cérémonie très émouvante sur les lieux de l'accident en forêt de Grosbois.

D'autre part, j'ai évoqué des souvenirs par rapport au curé de la paroisse et de l'église car j'ai pensé que je serais peut être seul à le faire. Chacun a témoigné de ce qui l'a marqué.

Le Père Tacques s'est chargé de la paroisse de Noyant de 1969 à environ 1990. Pendant 30 ans, il a marqué de son empreinte «la cité des jeunes » où il accueillait tous les jeunes sans distinction sans leur demander ou les obliger à aller au catéchisme ou à la messe.

La Cité des jeunes

La cité des jeunes était ce que l'on appelle maintenant un centre de loisir. Les jeunes y trouvaient un lieu pour se rencontrer, des jeux et la possibilité d'aller en camp à Contresol pendant les vacances. Il a été épaulé dans son œuvre par des moniteurs de la Sauvegarde de l'enfance. Par cette organisation, avec l'aide de l'assistante sociale et l'abbé Tacques, beaucoup de jeunes ont eu la chance de retrouver le droit chemin et d'éviter des dérives.

Un bel hommage lui a été rendu par la municipalité de Noyant en donnant au centre de loisir actuel le nom de « Centre de loisir Jacques Tacques ». Une belle reconnaissance pour celui qui s'est occupé pendant 30 ans des jeunes de Noyant. Le souvenir de l'abbé Tacques reste présent dans le cœur de beaucoup de ces anciens jeunes qui se sont élevé à Noyant.

La fête du Têt

Pour la fête du Têt, j'ai dit : « on vendait des pétards ». Ce n'était pas que « on vendait des pétards ». La fête du Têt, pour cette communauté d'origine vietnamienne a toujours été un

événement important et a toujours été célébrée avec des pétards. C'était la tradition. Pourtant, c'est également une fête à laquelle participaient les noyantais au cours du repas servi à la salle des fêtes après le spectacle et la danse du Dragon. C'était une ambiance formidable et chaleureuse.

Quatrième groupe

La vie à Noyant dans les années 60 – 80

JACQUES JOUBERT

JE ME SOUVIENS ...d'un immense curé, le père Besnay et son béret, qui nous apportait des poires de son jardin, et qui s'appliquait à réciter l'Ave Maria et le Pater Noster en un vietnamien monocorde et étrange avec son accent rocailleux tout le long de la procession sous les giboulées... du secrétaire de mairie, Monsieur Bourachot, toujours souriant et m'appelant par le prénom de mon frère Félix, et vice versa... de la famille Bogacz, en face avec leur Celta Quatre et le cadet qui criait: " Mang giày bottes" (porte des bottes) en guise de "bonjour" quand il nous croisait dans l'allée ... des fermières venues sur la place du bourg le mercredi pour vendre des œufs et des poulets, sceptiques devant le mot "vietnamien" et persistant à nous appeler "les Chinois"; elles me rendaient la monnaie et disaient: "Merci mon gros." Moi qui était maigre comme un clou, je trouvais qu'elles avaient beaucoup d'humour... des "Dâu ca" (tête de poisson) surnom des gendarmes, car deux d'entre eux s'appelaient réellement Rat et Poisson, toujours sur la brèche,

avec la tactique, alors que les villages alentour n'avaient plus de gendarmerie... de cette institutrice dont j'ai oublié exprès le nom, qui nous interdisait d'employer cette "langue de sauvage", peut-être parce que ses élèves malicieux chantaient "an con tôm an con tèm" (mange la langouste et la crevette) en pouffant au lieu de "mironton mirontaine". Elle quitta Noyant pour Yzeure où Malbrough était mieux respecté...de ces dames anonymes du Secours Catholique de Moulins, installées à l'école libre les jeudis, qui nous apportaient de vieux habits d'hiver avec gentillesse...COMME SI C'ETAIT HIER. Jacques Joubert , 12 ans.

PHILIPPE LOUPY

La famille est arrivée à Noyant au printemps de l'année 1960. Le temps était beau. Ni chaud, ni froid. Les arbres, les champs entourés d'arbustes et d'épineux étaient en fleurs. La nature renaissait, une nouvelle vie commençait sans trop d'inquiétude.

Noyant avec les corons et leurs allées en terre battue, les rapatriés et leurs façons de vivre, n'était pas si différent que cela des villages du Laos et du VN. On y élevait des poules, des canards, des oies, des lapins, des chèvres...

Après tout, partir, c'est découvrir. J'aime les voyages, les découvertes. J'étais peut-être en quête d'universalité.

Désenchantement.

Mes parents, soucieux de mon avenir, m'envoyèrent en pension au collège du Sacré-Cœur de Moulins, m'autorisant à sortir une fois par mois et pour les vacances. Quant à moi, je pensais rentrer plus souvent à la maison, je m'imaginai prêt à parcourir les 20 km en courant pour satisfaire mon rêve : Noyant-Moulins, Moulins-Noyant, ce n'est quand même pas Noyant-Saigon ou Noyant-Savannakhet. De mes quatre belles années passées au Laos, j'ai aimé la liberté, la vie facile, insouciant ; je ne supportais plus l'enfermement, les emplois du temps stricts, sans concession. Cela se ressentait dans mes études et je décrochais au fil des années.

Enchantement

J'ai aimé Noyant, mon lieu de villégiature, de liberté, d'oubli. Je retrouvais mes jeux d'enfants, les jeux rapportés de Savannakhet (Laos) ; les matchs de football se terminaient à l'heure du dîner : je me défoulais parfois jusqu'à l'épuisement. Au VN, ne dit-on pas que l'homme n'est complet que quand il joue ? Le bonheur consiste dans le loisir (Aristote).

Il y avait aussi les corvées : nous aidions notre mère à faire la lessive car la grande bassine était vite remplie de linge sale avec sept personnes à la maison, à jardiner, à désherber, à aller chercher le son chez le meunier pour nourrir les volailles.

Retraite et mois d'été à Noyant, le bonheur est dans les prés

Entre-temps

Josiane Petiot me rappelait que papa était le premier Franco-Indochinois à être conseiller municipal et que maman était institutrice à la maternelle...

Une pensée à nos parents dévoués.

JULIEN CAO VAN TUAT

[J'ai écrit ce texte 6 mois après le décès de ma mère en 2006.]

Aujourd'hui, je me décide enfin à commencer ce que reportais depuis tant d'années : écrire mes souvenirs.

Ma mère est décédée. Je suis allé sur sa tombe, nouvellement installée, le weekend dernier. Il m'en aura fallu du temps pour « digérer » cette absence. Ne plus la voir après tant d'années, alors qu'elle était si présente dans nos cœurs et dans nos vies. Elle qui cultivait la terre, et qui s'émerveillait de la beauté des fleurs qu'elle plantait, de ses légumes qui poussaient dans son jardin, n'a plus eu le loisir de contempler les choses simples de la vie car elle avait perdu la vue ces dernières années, suite à un diabète mal soigné. Jardin qui était le seul loisir qu'elle avait depuis son arrivée sur cette terre auvergnate.

Etait-ce le seul moyen de s'enraciner sur cette terre qui n'était pas la sienne, mais qui l'accueillait ? Etait-ce pour elle le fait de s'ancrer dans cette terre afin d'en être les premières racines, de cette nouvelle génération dans ce village ? Ce village, elle a tout fait pour ne pas partir de Noyant. Elle a tout fait pour mourir chez elle : la dernière semaine, alors que mon frère l'avait ramenée de l'hôpital de Moulins, elle avait tellement peur qu'on ne la renvoie mourir à Moulins, qu'elle cachait sa souffrance au docteur et à l'infirmière. C'est mon frère qui a demandé au docteur de la mettre sous morphine afin que ses derniers jours soient moins difficiles.

C'est un pan de notre histoire qui part, nous sommes maintenant les dépositaires de cette histoire, nous n'avons plus d'excuse pour ne plus parler d'eux. C'est notre devoir de relater, de sauvegarder et transmettre ce qu'ont vécu nos parents, les rapatriés d'Indochine.

Le premier souvenir de ma vie fut lorsque mon frère aîné, Jean-Paul, perdit ses sandales du bateau qui nous ramenait en France en 1959-60. Ma mère, enceinte de mon petit frère Marc, le mit au monde à Marseille. Ville où nous ne sommes restés que quelques mois, car nous fumes envoyés à Le Vigean, un camp militaire abandonné, aux environs de Poitiers... La famille était alors constituée de cinq enfants, mes deux sœurs Mado et Henriette, et mes deux frères Jean-Paul et Marc. Nous habitons dans ces

baraquements militaires, sans chauffage. Il faisait tellement froid que nous dormions tous ensemble afin de nous réchauffer. Nous avions un seul réchaud à alcool afin de faire chauffer l'eau et faire la cuisine.

Puis, aux environs du mois de juin 1962, un Tube Citroën vint chercher toute la famille pour nous emmener à Noyant d'Allier. Noyant d'Allier, petit village du Bourbonnais dans le Massif Central, en plein centre de la France, dont les corons ont été délaissés par les mineurs principalement polonais, pour aller s'installer ailleurs, à Saint Hilaire... où le charbon était encore exploitable et rentable.

Noyant d'Allier où pendant des années durant, j'ai vu partir tous mes amis, les premiers pour Sainte Livrade puis ensuite ceux dont les parents réussissaient à s'extraire de cette pauvreté en trouvant du travail à Paris ou à Lyon et qui emmenaient leurs familles loin de ce village, symbole alors de tant de souffrances, d'espoirs déçus par la France qui n'aura pas tenu sa promesse de les aider à s'installer et à vivre dignement.

Les familles les moins bien loties, les plus pauvres peut-être aussi les plus attachées à ce village sont restées à Noyant. Elles ont donné à ce village leur histoire en s'enracinant dans cette terre bourbonnaise, leurs corps reposent dans les deux cimetières du village.

Bientôt, il ne restera plus aucune personne de cette génération. Nous n'aurons plus que leurs tombes à fleurir et les souvenirs comme les senteurs de ce passé qu'ils auront écrit de leurs larmes, de leurs sacrifices d'avoir pris la décision de partir d'Indochine quitte à passer pour des traîtres vis-à-vis des leurs, de nous avoir élevés avec le peu de moyens dont ils disposaient dans d'aussi grandes familles (la moyenne dans ce village était de 9 enfants).

L'enfance et l'école : mes premiers souvenirs, mes premières images :

Ma première rentrée des classes avec tous les enfants un peu partout, pleurant et ne voulant pas lâcher les mamans. Et moi un peu perdu dans tout ce vacarme ! Je me suis retrouvé dans la classe de maternelle avec Mme Loupy et Laronde, ne comprenant pas du tout ce que je devais faire ! De plus, je n'avais d'yeux que pour la chevelure blonde de Juliette Strobbe ! Ce visage d'Eurasienne avec ces cheveux d'une blondeur... De cette première année, ce sera le seul souvenir qui m'en restera, à part peut-être le fait que j'avais peur de Mme Loupy...

Années suivantes :

M Goujean. Que dire de M. Goujean, si ce n'est qu'il fut le plus gentil des instits, je ne me souviens pas d'avoir été puni par lui une seule fois ! Il délivrait des bons points aux plus méritants et je

ne pense pas en avoir reçu souvent. Le plus récompensé fut, je crois, mon voisin de classe, Jean-Paul Smiesko.

Les Simiesko. Je ne peux pas les passer sous silence tant ils furent des voisins délicats, amicaux et gentils. Leur fils aîné, Jeannot nous a tout appris à mon frère Jean-Paul et à moi (faire les lignes de cannes à pêche avec rien – des bouchons de liège ou partir d'une plume d'oiseau, monter les hameçons, braconner dans la Queune, la rivière du village voisin, Châtillon, tuer les lapins...)

Mme Bougnol. Je ne comprenais pas pourquoi les élèves se disputaient le premier rang dans sa classe et faisaient tous tomber leurs crayons ou leurs gommes ! Pour pouvoir entre apercevoir sa petite culotte... que je n'ai jamais vue, je crois !

La fin des classes : A la fin de l'année scolaire, on déchirait les cahiers de classe et l'on en faisait des avions de papier qui volaient partout dans la cour de l'école.

Jean-Claude Levieux. J'ai une tendresse particulière pour Jean-Claude Levieux, car quand je pense à Noyant, je revois sa grande silhouette, son béret et son costume. Je n'ai jamais su ce qui lui est arrivé, mais il restera toujours pour moi le symbole de ce village. Pendant des années, dès que j'arrivais à Noyant, par tous les temps, il était toujours là au bout de son coron à attendre je ne sais quoi, je ne sais qui. Au début, il nous faisait un peu peur avec toutes ses montres autour de ses deux bras, avec tous les

mégots de cigarettes dans ses deux poches, et toujours le mégot dans la bouche, mais qu'il était gentil avec nous, les enfants ! Même lorsqu'on l'embêtait, jamais il ne se rebellait. Jamais il ne nous a repoussés, n'a fait de remarques sur nos différences. Il tournait simplement les talons et partait.

Lorsque j'ai fait un site Internet sur Noyant, je savais qu'en le mettant en fond d'image de ce site, beaucoup se souviendraient de lui, de notre enfance, de ce que nous avons vécu ici. Des moments douloureux certes, mais aussi des moments tendres, qui ont forgé notre identité.

Conclusion

[Cette conclusion est ajoutée pour la journée du 19 mai 2012.]

Cette journée nous permet de faire un bref retour sur ce village et à travers nous, je pense, sur l'histoire coloniale française et la question que chacun d'entre nous se pose : qui sommes-nous ? Des Français d'Indochine ou des Vietnamiens de France ?

Cette question, chacun d'entre nous se l'est-il posée ? Chacun d'entre nous a sa réponse mais je crois que ce qui nous réunit tous, n'est-ce pas ce parfum d'enfance et, comme l'a écrit l'écrivain américain, Robert Olen Butler, dans son recueil « Un doux parfum d'exil », quand nos moments de doute, de tristesse, l'envie nous prend de revenir à Noyant, et l'envie nous prend de nous prélasser dans l'herbe d'un champ, puis, machinalement, de

prendre une paille et d'aller chercher un trou pour en extirper un grillon que l'on jettera dans l'enfer d'une boîte métallique pour qu'il se batte contre un congénère et d'entendre ce doux chant qui sort de cette boîte.

C'est cela pour moi, être Noyantais.

DINA - CORINNE AZZOUZ

Etre de Noyant c'est pour certains, les plus jeunes d'entre nous, y être « nés » ou pour les plus anciens y être « arrivés » un jour. Un jour de janvier, en plein hiver et découvrir le sol de France. C'est le moment qu'on subit certains d'entre nous en arrivant sur ce sol avec peu de bagages et beaucoup d'enfants. Les familles venues de la vieille et mythique Indochine ont trouvé un monde auquel personne ne s'attendait. Ce monde était celui de la France post coloniale qui cachait ses erreurs en cachant les gens dont elle avait le devoir d'intégration à sa population hexagonale. Même si la comparaison historique paraît osée, ces moments privés de l'histoire nationale, nos amis Harkis la connaissaient aussi ; dans les environs il a la trace encore de cette période dure à supporter, dure à exprimer. Noyant en a inscrit la douleur dans le silence et chacun ici en est la mémoire vive.

C'est aujourd'hui toute la force de ce rassemblement, le premier qui se tourne vers la mémoire et j'en salue l'initiative. Merci au Musée de la Mine, à Christian Duc, à Benjamin Moineau, Merci Edouard, merci à tous.

Savoir se souvenir, oser dire, raconter son histoire n'a pas été des plus facile pour les parents. D'abord la barrière de la langue l'isolement social des familles privées de dignité parce que l'état ne les considérait pas comme des citoyens à part entière. A cela s'ajoutait la lourde charge de faire vivre sa famille qui pesait désormais sur les pères. Tout cela n'a pas laissé de temps aux causeries du soir pour transmettre le fil conducteur de l'aventure des vies de chacun. Les vieux ça ne parlaient pas beaucoup - sauf à la buvette là où on y piquait des bonbons...

Je repense avec affection à Mme et M. Foropon qui nous ouvraient leur maison pour organiser des après-midi délirants ; je pense à notre cher facteur Monsieur Paul Apavou et je n'oublie pas son fils René et ses petits fils Franck et Jérémy disparus et enterrés à ses côtés. Pour ne pas rester sur une note triste, je pense qu'aucun n'a oublié la voix telle une sirène hurlante de Mme Apavou rappelant ses fils au bercail !

Je me souviens aussi de ce facteur à moustache et à casquette qui livrait le courrier en vélo un vélo jaune, et qui en juillet n'en descendait plus pour ne pas perdre une miette du déroulement du tour de France qu'il écoutait à la radio posée sur le guidon de

son vélo. Un peu dans le même profil, je pense aussi à notre vieux curé, l'abbé Bennet qui arpentait le village sur son vélo à la façon Don Camillo ; il veillait sur nous et ne cherchait pas à embrigader des âmes.

Près de la Poste d'aujourd'hui : Docteur Moreau ! Un personnage extraordinaire ! Chacun sait que manger était un casse tête de tous les jours. Et bien, chez lui, lors d'un goûter j'ai découvert le goût du yaourt...

Au gré des années, ensemble les enfants ont grandi sur les bancs des écoles. Ah, là on ne rigolait pas tout les jours ! Pas question de parler une autre langue que le français dans la cour, sinon : pan ! La punition et du genre 100 lignes ; une vraie corvée ! Les garçons se souviennent certainement de l'encadrement sévère de leurs maîtres.

Moi je me souviens surtout des moments généreux dans cette école. Les classes surchargées, les classes d'âges empilées dans une même section. Cela donnait souvent des moments de franche rigolade.

Je pense à la classe Madame Blanchet ; une instit, toujours souriante, disponible et qui partageait souvent nos éclats de rire. Dans sa classe je me souviens d'Eliane Saint-Léger : un bout entrain, de Lan de Silva qui coiffait toujours ses longs cheveux, des sœurs Truong que l'on confondait, de Sonia Joubert souvent en

retard, de Martine Szymonik et Joëlle Duret assises derrière moi, de Madeleine Diétrich avait qui je partageais la table et les bavardages...

Et puis il y a eu la classe qui nous ouvre la porte du village ; la classe de la Directrice, Madame Debost ; une dame qui accomplissait son travail avec acharnement en gardant parfois le soir des élèves pour les soutenir vers l'entrée en collège. A l'époque entrer au collège était une promotion sociale. Dans cette classe j'ai découvert le stylo à 4 couleurs que certaines utilisaient pour tricher lors des corrections ; il fallait corriger en vert et moi je changeais de stylo et j'en voyais qui possédaient le sésame. Josiane Petiot-Touzéry me rappelait récemment que je lui envoyais des coups de coude pour obtenir les réponses en maths ! Chère Josiane, sache que si l'on m'interroge là sur une équation je recommence tout de suite !

Je ne saurai clore ce passage sur l'école de la République sans remercier ces équipes d'enseignants qui ont porté l'effort d'apprendre comme on porte le fer pour défendre ses valeurs.

L'enfance à Noyant c'est que du bonheur simple dans les ruelles des corons boueuses sous la pluie et poussiéreuses sous le soleil à galoper les uns après les autres à pied dans nos tongs, sur nos vélos sans frein ni lumière, parfois même sans pédale, juste un bout de planche ficelée serrée. Ces moments de grande liberté étaient plus audacieux à l'adolescence ; on s'aventurait à l'étang

de Moncoulon, au petit bois, au bord de la Queune, bref on sortait de la vue des adultes. Je n'en dirai pas plus...

Arrive l'âge du droit de vote, des responsabilités. Ferons-nous des études ? Peu d'entre nous irons au delà du lycée. Irons-nous à l'usine de nos pères ? La crise des années 70/80 a frappé Moulins, la ville aux usines qui nous faisaient vivre. Un deuxième exode se profilait. Il a fallut partir. Finis les familles réunies ; il faut partir loin pour travailler, vers les très grandes villes, Paris, Lyon, Marseille.

Les grands, nos aînés nous ont ouvert la voie et ont permis à la seconde génération d'aborder la vie active en s'appuyant sur eux. Pour ma part j'ai pu compter sur la famille Larget mon roc ; des copains comme Petit Paul, Jean-Claude Apavou mon ami de toujours, Louis Foropon, Jean-Jacques Strobbe, et tant d'autres. Dans cette évocation des vies je veux associer les autres parties des familles, les amis et frères de souffrance implantés à Sainte Livrade tout comme les orphelins de la FOEFI. Je pense en particulier à mon amie Marie Sinouretty cousine de la famille Ratina, Jimmy, Maurice, Kim, Nina...

A Sainte-Livrade le travail sur la mémoire est très engagé. Avec Julien Cao Van Tuat et d'autres nous travaillons sur cet aspect de nos vies communes. Pourquoi ne pas engager une réflexion commune au travers de nos deux villages qui portent le poids de

l'histoire sans l'avoir décidé. C'est une question de volonté politique et d'engagement solidaire.

Aujourd'hui j'habite allée des Lilas ; ça ne veut rien dire ! J'habite le coron Massini, Moussu, Labattu... Les allées portaient le nom de nos amis Corad, Borel, Mougammadou, Alexandre et c'était finalement plus simple que la dénomination actuelle sorte de parc Floral dans lequel on se perd ! D'ailleurs on ne disait pas je vais au bourg mais chez Erkens, Joubert, Pacaud, Goût...On continue d'ailleurs à traduire ces noms de fleurs en noms de personnages : celui de Banjo le Don Juan! Le coron de la coop ; tiens encore un personnage dans son camion roulant en zig zag en fin de journée.....les filles ne peuvent l'oublier...

Nos maires ? Ils nous ont plutôt marqués par leur distance...On se souvient bien sûr de M. Desfougères qui patronna la construction de la pagode. C'était un premier pas vers l'autre, vers la culture de l'autre, vers le partage de cette culture. Construire cette pagode ce fut un pas vers la tolérance, l'acceptation des différences et le partage. Le village commençait enfin son unité.

Aujourd'hui les choses avancent encore avec Michel Lafay ; il vient parfois dans notre quartier, il nous reconnaît, nous tutoie. C'est une figure aussi ; il a un côté Francis Perrin avec ce sourire toujours accroché au coin du visage. Le conseil municipal a deux élus des coron ; c'est un faible progrès. La proximité, c'est bien ce qui nous aura le plus manqué pour faire de ce village typique une

vitrine du département. Aujourd'hui les choses peuvent et doivent changer. Monsieur le Maire vous pourriez oser une initiative : proposer un jumelage entre Noyant et Sainte-Livrade ; ce serait un acte politique symbolique, un trait d'union entre ces deux villes qui abritent les mêmes familles. Si le jumelage est impossible restera l'idée du jumelage du camp de Sainte-Livrade avec les corons de Noyant. Deux quartiers pour une même histoire.

Noyant c'est des gens venus de Pologne comme la scientifique Marie Curie, du Maghreb comme le footballeur Zinédine Zidane, des Antilles comme le grand homme Aimé Césaire, comme le sénateur Calaïcha Subbiah, de l'Indochine comme le navigateur Bernard Moitessier l'écrivaine Marguerite Duras, l'actrice Marie-France Pisier ...et tous ont des racines dans le pays de France. Nos racines à nous, les descendants, sont ici ; Noyant est notre terre d'accueil, nous l'avons entraîné dans des tourmentes parfois avec les amis Popeye, Emilien, Marcel, Jojo, ... mais nous y somme attachés.

J'y ai récemment revu Gaby Robin qui fut connu dans ses missions de body guard ; je me souviens avec affection de Roger Paschy champion de Karaté tant de fois primé au nom de la France et de l'Europe mais jamais félicité à Noyant. Ils sont pour moi des grands frères ; ils m'ont initiée aux arts martiaux.

Pour quelqu'un qui n'a pas de famille ici, j'y ai certainement la plus grande, la plus belle la plus solide celle de l'amitié et de la

confiance partagée. Grâce à elle j'ai franchi la barre de l'intégration dans la vie active. Je me suis alors engagée, dans un syndicat, la CGT dont je suis encore aujourd'hui une des animatrices à Paris, et en 1979 la même année que notre Président j'ai rejoint le parti socialiste. J'ai gravi les échelons comme on dit et très vite j'ai accédé à des responsabilités qui m'ont donné la liberté et le pouvoir d'aider les autres. Je crois que j'en ai fait bon usage : à mon tour j'ai tendu la main à la 3^e génération et je suis fière encore aujourd'hui de partager ma vie professionnelle avec quelques Noyantais qui brillent tous par leur talent, leur volonté, leur dynamisme. Ils sont les dignes successeurs des parents vieillissants et parfois disparus.

En conclusion je dirais « A Paris je suis née, à Noyant je suis arrivée : Noyant est mon berceau ».

EDOUARD BRASSECASSE

Texte 1. – Rapatriement, transplantation, exil

Tout ayant été dit pendant cette journée, je ferais de la redondance, si je vous lisais mon texte.

A la place, je propose d'ouvrir une perspective, en abordant les aspects particuliers de notre transplantation. Notre rapatriement,

par bien des aspects, était une transplantation, je dirais même, un exil.

L'exil est une transplantation dont la personne concernée ne voit pas la destination, ni le but. Elle doit partir, repartir encore. Et continuer sans réponse à ses questions.

L'exil, c'est le fait de « repartir de zéro », de recommencer au bas de l'échelle, de reconstruire son image, en subissant le sort de la personne et précaire et étrangère.

L'exil, c'est une lourde rupture, une perte de liens, un éclatement de la famille élargie. Sur le quai du départ vers la France, j'ai été traumatisé par les larmes abondantes de mes tantes et leurs enfants, et par l'éclatement en pleurs de toute ma famille, sur le bateau. A cette époque, nous étions sûrs que nous ne reverrions jamais notre famille, tout comme les personnes familières restées là-bas.

Quand on est dans la spirale de l'exil, il y a toujours un prix à payer.

Le prix de notre exil, c'est qu'une partie de la famille, la plus âgée, est sacrifiée.

La réalité de l'exil, c'est que mon père a dû travailler jusqu'à l'âge de 70 ans, que ma mère a travaillé jour et nuit, sans week-ends ni vacances, et que mes grandes sœurs ont dû arrêter leurs études pour que nous puissions continuer à étudier.

L'exil, ce sont ces exigences d'adaptation qui modifient la personne.

Nous avons dû changer de température, de nourriture, de vêtements, de langage, de comportement, d'amis. Je me souviens

de mes mois d'école à Chatillon. Nous n'étions que trois familles de rapatriés. Ma maîtresse était agréable et efficace. A la récréation, on nous demandait de ne pas parler vietnamien, et de ne pas rester entre vietnamiens.

Je comprenais le bien fondé de cette demande : pour devenir un bon français, il faut s'y mettre un bon coup ! Mais ne faut-il pas une transition, et jusqu'à quel point peut-on changer une personne ?

Jusqu'à quel point peut-on changer nos habitudes ? Jusqu'à quel point peut-on changer nos traditions, nos croyances ? Au point de nous couper de nos parents ? Au point de nous couper de notre histoire ?

Nous sommes faits de nos vécus, de nos histoires. Nous ne sommes que des histoires !

Quand je pense à nos années difficiles, nos dix premières années, je change inmanquablement mes lunettes roses pour des lunettes grises. Je me demande si c'est normal.

Il y a quelqu'un qui a été marqué toute sa vie par l'exil, vous le connaissez, c'est Claude François. La famille de Claude François vivait en Egypte, son père travaillait sur le Canal de Suez. Quand l'Egypte a nationalisé le Canal de Suez, le père de Claude François a perdu son emploi, sa famille a dû partir pour la France. Un rapatriement qui a été vécu comme un exil.

Toute sa vie, Claude François a traîné un mal-être, une nostalgie, une hargne, à la suite de ce bouleversement, et ce, malgré le succès, l'argent, la reconnaissance, et tout l'amour de son public. C'est peut-être banalement cela, un exil.

EDOUARD BRASSECASSE

Texte 2 Scènes de vie à Noyant en 1961

En 1961 dans notre maison :

Notre maison dans les corons, comportait une cuisine et deux chambres. Nous étions douze au total !

Notre maison n'avait pas de terrasse ni d'allée en ciment. Quand il faisait mauvais, nos nombreuses allées et venues salissaient la cuisine.

Le ménage n'était pas la priorité dans la nombreuse liste des tâches.

Notre maison n'était pas en bon état, et en plus elle n'était pas propre. Nous habitons la dernière maison du premier coron. A l'époque, l'assainissement collectif à base d'égouts n'existait pas encore. L'évacuation fonctionnait avec un caniveau, juste devant la maison. En tant que dernière maison, en bas de la pente du coron, nous voyions passer toutes les eaux usées du coron devant la porte de notre cuisine. En cas d'affluence ou simplement de pluie, le caniveau débordait dans notre jardin. C'était gênant, et dégoûtant.

Notre unique point de chauffage, pendant les premières années, était la cuisinière à charbon dans la cuisine. La chambre contiguë à la cuisine était peu ou prou chauffée, la chambre à l'étage

pratiquement pas, malgré le fait de garder en permanence ouverte la porte de l'escalier menant à l'étage. Le froid était vraiment un problème.

Tout se passait dans la cuisine : la préparation du repas, le repas, la vaisselle, le lavage du linge, le repassage, la toilette, le bain, le travail scolaire, sans oublier la réception des personnes venues rendre visite.

Un an et demi après notre arrivée à Noyant, ma mère a arrêté de déprimer et de se lamenter, et s'est mise à travailler. Elle s'est lancée dans la fabrication, dans la cuisine, de sucreries aux cacahuètes. Puis elle s'est lancée dans le soja germé. (Par la suite, elle a fait le commerce des poulets, des nems, etc...)

Il y avait un gros travail à trier le soja germé de sa capuche verte. Nous le faisons en famille, assis autour de la table, pendant des heures ; et tout cela se passait aussi dans la cuisine.

Dans notre business familial, je suis, avec ma maman, celui qui allait prendre les commandes, et faire les livraisons. Plus tard, mes frères ont aussi assumé ce rôle. Suivant le commerce de notre famille, les tatas m'appelaient, en vietnamien, « le fils de celle qui vend le soja », « le fils de celle qui vend le poulet », etc.

Mes grandes sœurs étaient confinées dans la maison, elles devaient travailler tout le temps, et n'en étaient pas heureuses.

Nous n'avions pas encore l'eau chaude. Le lavage, le nettoyage se faisaient le plus souvent à l'eau froide. Pour les grandes lessives et pour le bain en hiver, il fallait faire chauffer l'eau dans une grande lessiveuse. Inutile de dire que la cuisine était pleine de vapeur, qui se déposait en humidité.

J'étais un enfant sage, content de participer aux tâches de la maison. Ma mère voulait bien que je balaie, mais pas que je participe à la préparation des repas, ni que je lave la vaisselle ou le linge. Elle dit que ce ne sont pas des tâches pour un garçon.

Comme mes grandes sœurs, j'avais interdiction de passer notre portail. Pour aller dans la rue de notre coron, il fallait demander la permission et être accompagné.

Ma mère dirigeait sa troupe d'enfants d'une main de fer. Elle considérait que dans la rue, il n'y avait rien de bon à apprendre ni à faire. Pour elle, les lieux bénéfiques aux enfants sont soit la maison, soit l'école.

Comme tout le monde, mon père s'est mis au jardinage, et a pu se faire prêter un bout de terre. Puis il s'est mis à élever des poules et des lapins. Ces initiatives, salutaires pour nos finances, ont augmenté encore le travail pour les enfants.

En 1961 dans les corons:

Dans les corons, les rues n'étaient pas encombrées de voitures comme aujourd'hui. Il n'y en avait pas. La plupart du temps, on se déplaçait à pied, puis de plus en plus, à vélo, et plus tard encore, en mobylette. Il y avait plein d'enfants et plein de jeunes. On entendait parler vietnamien « dans tous les coins ».

Comme les gens des corons allaient à pied faire leurs courses au bourg, la rue était l'endroit où grandes personnes se rencontraient, et passaient du temps ensemble. Par beau temps, et les soirs d'été, on se promenait beaucoup, grands et petits. La rue de la Mine devenait alors un véritable boulevard, pour les piétons.

La scène ci-dessus ne doit pas faire croire qu'on travaillait peu et « qu'on se payait du bon temps ». L'ambiance était au travail. Et du travail, grâce au boom économique, il y en avait.

Il y avait ceux qui comme ma mère, font des petits boulots à domicile : fabrication de nourriture ou vente de produits. Je revois encore M. SAINT LEGER faire des livraisons de journaux, avec sa mobylette, jusqu'à un âge avancé, malgré sa maladie de parkinson : un courage admirable !

Dans les corons, il y avait de la solidarité. Quand une nouvelle famille arrivait, les voisins venaient donner un coup de main, ou aider dans les démarches. Quand quelqu'un mourait, en vue de

participer aux frais d'enterrement, la communauté se mobilisait pour quêter de l'argent.

En 1961 au bourg :

Le bourg de Noyant comportait plus de commerces qu'aujourd'hui, et était animé. Il y avait par exemple l'épicerie EGE, qui n'est plus là.

Je me souviens du système comportant un grand plateau fermé de barrières métalliques où l'on faisait peser les animaux, de la grande mare sur un coin de la place, et du maréchal ferrant pas loin de la boulangerie.

Je me souviens de mon école, telle qu'elle était.

Enfin, je me souviens de l'église, très fréquentée par les paroissiens. Je crois qu'il y avait des offices tous les jours. Je me souviens aussi des séances de confession, et de l'émouvante procession du chemin de croix autour de la nef, le jour du Vendredi Saint.

Scènes de vie par domaine à partir de 1961

Familles nombreuses

La famille nombreuse était typique des rapatriés.

Avec 10 enfants, notre famille était bien placée, mais nous étions assez loin du record, celle de la famille PAGEOT avec 21 enfants.

La famille SAINT LEGER défendait bien les couleurs des Français de souche, avec 17 enfants.

Il y avait des jours où je trouvais chaleureux d'être une grande famille; il y avait des jours où j'enviais les familles françaises, moins nombreuses. Je finissais par me dire que d'avoir tant d'enfants, c'est bien quand on est riche, et handicapant quand on est pauvre.

PS : Quand le Général de Gaulle avait, en 1945, demandé à la France de faire 12 millions de bébés pour rattraper les pertes de la guerre, il aurait dû le demander seulement aux riches.

Les puces

Avant 1965 et les plaquettes Vapona, ma famille, comme les autres des corons, a souffert des puces. C'était très pénible, très désagréable ! Quand je sentais une piqûre, je devais enlever mes habits pour attraper la puce, sinon elle continuait à piquer. Quand j'apprenais une leçon, les piqûres m'empêchaient de me concentrer. Quand je dormais, il fallait me lever pour les empêcher de nuire. Mon frère Klébert, qui était un bambin, avait le corps couvert de rougeurs ! Au-delà de la pénibilité, je

ressentais cet inconvenient comme une dégradation importante de notre image. C'était la goutte qui a fait déborder le vase.

Peu à peu, je me suis mis à ne plus supporter notre précarité, nos corons, nos puces, et j'avais honte de notre condition. J'avais honte de moi. L'épreuve de nos dix premières années était une souffrance physique, mais surtout psychologique.

Travail en dehors de l'école

A l'époque où ma maman vendait des poulets, j'avais un jour réalisé le travail suivant : en une longue journée, j'avais tué, ébouillanté, plumé, ouvert avec un grand couteau, vidé, nettoyé et livré quatorze poulets dans les corons. J'avais 13 ans.

Quand j'étais en âge de travailler hors de la maison, j'arrivais à travailler pendant toute la durée des grandes vacances, dans des usines parfois éloignées de Noyant.

Pendant les fêtes de fin d'année, je travaillais comme serveur à Paris. Travailler comme serveur pendant que les clients fêtent le réveillon, c'est un drôle de supplice.

Devenu à 22 ans étudiant à Lyon, j'exerçais un travail d'appoint chez Darty. Je faisais de la vente le samedi, et pendant toutes les périodes de fêtes.

Habillement

A cette époque, les filles n'avaient pas droit au pantalon. Moi je portais le plus souvent un short.

Pendant six ans à peu près, je n'ai pratiquement porté que des vêtements qui nous ont été donnés, neufs ou usagés.

Pour mon entrée en sixième, au lycée Banville, ma mère m'a fait porter un chapeau de type tyrolien, qu'on lui avait donné. Ce chapeau convenait au goût indochinois de ma mère, mais me rendait ridicule auprès de mes camarades. Je ne l'ai porté que trois jours.

En sixième et en quatrième, un manteau m'a été offert, via le lycée, par le magasin de Mr TISON, par ailleurs bienfaiteur de Noyant.

J'étais en classe de troisième, quand ma mère a acheté, en ma compagnie, mon premier pantalon. Je me rappelle que c'était un pantalon en tergal marron.

Jusqu'aux années 1990, nos mamans continuaient, contrairement à nos papas et nous les enfants, à s'habiller à la façon de là-bas, en vietnamienne, indienne selon leur origine...Quand elles se rendaient au bourg, ou quand elles allaient à Moulins, elles portaient leurs robes et vestes colorées. Les mamans originaires du Viêt Nam portaient aussi le typique chapeau conique.

Après une vingtaine d'années, leurs habits, certes exotiques, sont choisis pour être moins colorés, plus européens. On ne voyait plus les chapeaux coniques.

Communication

La communication n'était pas facile entre communautés. Elle était non moins facile l'intérieur de nos familles.

Dans la famille ADAM, à laquelle j'étais très lié : Mr ADAM, un vrai français, ne parlait que français ; Mme ADAM, une vietnamienne pure, ne parlait que vietnamien. Comment communiquaient-ils ? Je me le demande encore.

Au fur et à mesure que je progressais dans les études, et dans la francophonie, j'avais de plus en plus de difficulté à échanger avec ma maman. Elle parlait le français à la vietnamienne, c'est à dire « le petit nègre », et mon vietnamien devenait de plus en plus rudimentaire.

Mes parents ne voulaient pas que j'apprenne le vietnamien, mais que je me consacre au français et à l'anglais. Quant à ma mère, elle n'avait jamais voulu s'inscrire aux cours de français. Etait-ce une question de timidité, parce qu'elle n'est jamais allée à l'école ? Etait-ce une question de fierté ?

Ecole communale

J'étais passionné par l'école. J'appréciais mes instituteurs.

Monsieur BINON était sévère, mais ce n'était pas du tout un problème, car mes parents l'étaient encore plus !

L'école était le lieu où nous étions tous égaux devant la peur des mauvaises notes, et le plaisir de jouer à la récréation.

Vie religieuse

Ma famille a été baptisée, à Noyant, en 1962. En ce jour rayonnant, j'étais tout en blanc, couleur de pureté et de fête en France, et couleur de deuil en Indochine. Dans la communauté catholique, et avec la parole de Jésus Christ, l'enfant que j'étais se sentait réconforté, protégé.

Chez nous, dans une chambre, il y avait déjà l'autel des ancêtres. Mes parents ont tout simplement installé, dans la cuisine, un deuxième autel, pour Jésus et Marie.

Etant au lycée Banville, j'ai fait ma communion solennelle à Moulins. Ce jour là, ma mère m'avait accompagné. J'étais heureux de sa présence. Après la cérémonie, mes copains communiants sont allés avec leurs familles manger au restaurant. Avec ma maman, nous sommes allés au parc de la gare, manger un croissant.

A Noyant il y a eu par la suite un deuxième lieu de culte, une pagode bouddhiste. Cette cohabitation, je la vois comme normale, et comme un symbole de l'esprit de tolérance de notre village.

La pêche

Au bord de l'étang de Messargès et de l'étang de la Prise d'eau (de Châtillon) j'ai passé des moments extraordinaires. Notre premier but était de prendre du poisson. Ma mère était déçue quand nous étions bredouilles.

Mais nous trouvions d'autres intérêts. Celui d'être au milieu de la nature (arbres, roseaux, oiseaux, libellules...), et celui de passer de longs moments avec mon papa, mes frangins, mais aussi d'autres personnes.

Au bord de l'eau, je côtoyais des copains et des grandes personnes qui me considéraient comme leur compagnon. Notre communication était sobre, mais finalement amicale. Il y avait Mr SCHMOKER, Mr LAVAUD, Mr DURAND, Mr SAINT LEGER et d'autres. Parmi les personnages pittoresques, il y avait Mr BUISSON, de mon coron, qui capturait des vipères en cours de journée pour les vendre), et le pépé ROCHE, de Châtillon, avec sa bonne bouille, son éternelle veste de velours, et son patois local ! Entre pêcheurs, loin de la société, il n'y avait pas de différence d'âge ni de catégorie.

Le foot

Le football à Noyant, c'était un loisir précieux et totalement gratuit. Il a joué un rôle important, dans la bonne relation voire l'amitié entre les jeunes de toutes origines de Noyant, de Châtillon, et des environs. On se retrouvait au stade pendant l'après-midi de samedi, et n'importe qui pouvait participer. Jusqu'à l'âge de 30 ans, avec les copains, j'ai participé aux tournois de sixte dans l'Allier, bien qu'habitant loin de Noyant. J'ai joué pendant une saison dans l'équipe de foot de Noyant-Châtillon. Chaque match était une aventure formidable, entre joueurs, et aussi entre joueurs et dirigeants. Notre président était M. CHALMIN, son adjoint était M. GOUT.

Les arts martiaux

Il y a tant à dire sur les arts martiaux à Noyant!

Pendant les fêtes du Têt, je fais ce que je peux pour les mettre à l'honneur, et faire connaître les noms et les titres de nos nombreux champions, à commencer par Roger PASCHY, médaillé au niveau européen et mondial.

Dans l'obligation de faire court, je ferai seulement ces deux témoignages :

- **Au sujet du benjamin, Mathieu GAYET** : Signe des temps, et symbole de l'évolution, le dernier venu dans la liste de nos champions est un français d'origine, Mathieu GAYET, champion

de France de karaté contact (en 2008 en sénior et poids moyen), et formé par Bruno SZYMONIK.

- **Au sujet du grand frère : Cao VAN RANG.** Cao VAN RANG a enseigné le Karaté, bénévolement, à Noyant de 1966 à 1970.

A l'époque, Cao était affecté en tant que militaire au Centre Militaire de Moulins. Il a acheté une maison de coron à Noyant et sympathisé avec beaucoup de personnes. A l'époque, peu de gens connaissaient le karaté, Bruce LEE n'était pas encore une vedette. Cao était 2° Dan, dans la méthode shotokan.

Pour varier les activités des jeunes, il s'était proposé de leur enseigner le karaté. Cao l'a fait bénévolement et assidûment pendant 4 ans. Il a su créer l'enthousiasme, l'effort, l'esprit martial et beaucoup voyaient en Cao un grand frère, un modèle.

Initiatives des jeunes

Le groupe jeunesse et amitié

Vous vous souvenez du groupe musical « Jeunesse et Amitié », vers les années 65 à 70, créé pour faire de la musique, mais aussi pour intégrer les jeunes par l'amitié artistique. Pour moi, comme pour tous, c'était un excellent groupe sur le plan musical, mais aussi un symbole très fédérateur pour les jeunes, à une époque où les bals étaient émaillés de bagarres.

L'exposition-vente pour le Biafra : en avril 1969

Cette année là, la guerre du Biafra avait créé une immense famine. Un groupe de jeunes de Noyant/Chatillon/Tronget a eu l'envie de faire une exposition-vente pour récolter des fonds. Nous nous sommes lancés avec l'aide du curé de Tronget, et nous avons réalisé notre événement humanitaire à la salle des fêtes de Noyant. Après deux mois de préparation et de communication, ce fut une journée de fête. Nous avons vendu les tableaux et les gâteaux réalisés par tous ceux qui nous ont rejoints. La somme gagnée équivalait au prix d'une mobylette, mais nous étions fiers de notre bonne action, et surtout de notre action collective.

Les trente glorieuses

Dans notre malchance, nous avons quand même quelques chances. L'une d'elles est le boom économique qui, à l'époque, offrait du travail, et faisait marcher l'ascenseur social.

Unions

La majorité des enfants de Rapatriés d'Indochine de Noyant ont épousé un enfant d'origine française ou européenne.

Mes copains aussi âgés que mon papa

A Noyant, j'avais des « copains » aussi âgés que mon papa. Par manque de place, je ne peux citer que quelques uns :

. **Mr LAVAUD**, notre voisin, un ancien ferronnier de la mine, mon copain de pêche. Ses arbres fruitiers étaient magnifiques et régulièrement pillés. Il avait fini par trouver une astuce pour ne plus être volé : il partageait ses fruits avec les voisins.

. **Mr DURAND**, de mon coron aussi, et ancien de la mine, qui me donnait toutes sortes de conseils pour le jardinage et m'occuper des lapins.

. **Mr SCHMOKER**, qui nous faisait profiter de sa télévision, et chez qui j'ai assisté aux premiers pas d'un homme sur la Lune.

. **Mr DE SILVA** qui m'a initié à la danse de dragon.

. **Mr FOROPON** chez qui j'ai assisté, à la télévision, à la victoire des Bleus à la coupe du monde.

Etc, etc...

Mes amis âgés, Français ou Polonais, me parlaient souvent de la guerre, de leur guerre. A l'époque, je me disais qu'ils radotent.

Je me suis aperçu, longtemps après, que moi aussi je radote. Je parle souvent de mon histoire de Rapatrié d'Indochine, de

Noyant, au point de recevoir des remarques de ma compagne ou de mes enfants.

Né de Noyant

Je ne suis pas né à Noyant.

Je suis venu à Noyant avec l'idée d'en repartir.

Je n'en suis jamais vraiment parti. Car je suis né de Noyant.

MARIE CLAIRE SIRAMI-LAFAY

J'avais trois ans lorsque les premiers rapatriés sont arrivés à Noyant. Je ne me souviens pas vraiment du grand boum de leur arrivée. Mon enfance s'est déroulée entourée des enfants de Noyant, qu'ils soient de pure souche ou originaires de Pologne ou rapatriés d'Indochine.

Bien sûr, j'entendais les réflexions des adultes qui devaient eux aussi s'adapter à ce grand bouleversement de la vie de leur commune.

Ma famille a toujours été très ouverte à cette nouvelle population. Cela n'était pas toujours facile mais j'ai vu beaucoup de tolérance. C'était peut-être un peu moins vrai pour ma grand-

mère qui, ne se déplaçant pratiquement pas, n'a pas vraiment eu l'occasion de les côtoyer et, du coup, était un peu méfiante à leur égard.

Nous entendions quelquefois des expressions concernant « les gens des corons » telles que « les Viêt », les « niaquoués », les « chinois », les « Chin'tocs », expressions qui actuellement ont totalement disparu. Je me souviens aussi que lorsqu'il y avait des bagarres dans les bals du samedi soir, sans savoir qui en était à l'origine, on accusait souvent les jeunes des corons et je peux dire que cela n'était pas toujours le cas.

Lorsque j'étais enfant, une dame polonaise venait aider notre Maman aux tâches domestiques. Elle se faisait comprendre tant bien que mal et un jour, à midi, le repas étant prêt, elle s'est mise en devoir d'appeler notre Papa pour manger alors que le chien ne cessait d'aboyer. Et voilà ce qu'elle a crié : « Monsieur, viens manger ! Chien, taisez-vous ! ». Nous l'aimions beaucoup cette dame polonaise qui ne manquait jamais de nous souhaiter nos « anniversaires ».

Je suis donc allée à l'école comme tous les enfants de Noyant. Ils ont toujours été mes camarades de classe sans distinction et cela a été très naturel pour moi. J'ai le souvenir d'avoir goûté pour la première fois un avocat et une mangue apportés par une élève de la classe. Je n'aurais jamais imaginé qu'au fil du temps je deviendrais aussi friande d'avocats. Et je peux aussi parler des

nems offertes souvent pour le 1^{er} janvier ou pour la fête du Têt par des familles des corons. Quel régal ! De plus, quand on sait le travail que cela représente, on ne peut dire que « merci les amis » !

C'est peut-être en arrivant au lycée à Moulins que j'ai réalisé que j'habitais une commune hors du commun. On parlait de Noyant comme d'une commune très particulière avec ses rapatriés venus de loin. Lorsque le car de Noyant était annoncé au micro de la cour du lycée, le vide se faisait dans les salles d'étude. Moi, j'étais interne et chaque jour je voyais les demi-pensionnaires arriver le matin et repartir le soir.

Je veux parler maintenant de mon adolescence. Cette période a été marquée par la création du groupe « Jeunesse et amitié ». Je n'ai pas le souvenir de son origine exacte, mais ce que je peux dire, c'est que j'ai vécu de merveilleuses années avec les membres du groupe. Il était composé de jeunes des corons et de Noyantais de souche à peu près à égalité en nombre, je pense. Notre activité principale était la chanson contemporaine. Il n'était pas question de solfège, tout s'apprenait « à l'oreille », on choisissait des chansons, en écoutant encore et encore le disque et non seulement on interprétait le chant lui-même, mais en plus, on reprenait souvent la mélodie musicale avec nos voix. Il faut dire que nous avons des musiciens extraordinaires (guitaristes, batteurs, chanteurs...). Nous avons aussi fait un peu de danse folklorique et nos Mamans nous préparaient les costumes.

Il y avait les piliers, je pense en particulier à notre regretté Louis Rauben (Louiiiiis comme l'appelait sa maman), notre talentueux « grand chef » et beaucoup de jeunes sont venus à un moment ou à un autre grossir les rangs de notre groupe. Notre emblème était peint sur la batterie, il s'agissait de quatre mains entrelacées se tenant par les poignets de couleurs de peaux différentes symbolisant nos origines diverses.

Notre chanson préférée que nous ne manquions pas de chanter et de rechanter était, bien sûr, « Enfants de tous pays et de toutes couleurs... », elle s'imposait dans toutes nos sorties. Nous participions à des concours dans des fêtes de jeunes et nous sommes devenus tellement « bons » (ce n'est pas nous qui le disions), que nous avons fini par nous produire hors concours. Bien sûr, il y avait l'aspect « spectacle » qui nous prenait beaucoup de temps. Nous répétions pratiquement tous les samedis après-midi, nous n'avions pas à réfléchir, notre emploi du temps était tout trouvé. Nous nous sommes donné de la peine pour présenter des spectacles de qualité mais que dire des relations, des liens d'amitié qui se sont tissés et qui perdurent encore aujourd'hui. Nous en avons organisé des sorties, des boums chez les uns ou chez les autres, des 1^{er} mai au muguet, des journées passées ensemble en mai 68 pendant les grèves), etc. ! Ce groupe a été l'occasion de faire se rencontrer non seulement les jeunes que nous étions mais bien sûr aussi nos familles et beaucoup de Noyantais dans toutes leurs diversités.

Notre vie a été marquée d'une façon indélébile par cette période. J'ai vécu également des moments très forts avec certaines familles, notamment quand on m'a demandé d'être la marraine de baptême et la marraine de confirmation de deux enfants des corons ou encore lorsque nous étions invités à partager les repas dans des familles de réfugiés. Ces événements ont été pour moi des signes probants d'une amitié certaine et d'une grande reconnaissance.

Il m'est toujours agréable, quand je reviens à Noyant d'y croiser telle ou telle famille souvent partie en région parisienne ou ailleurs pour le travail, et d'échanger sur tous nos souvenirs de jeunesse. Toutes ces familles ont gardé un attachement réel à leur village et beaucoup reviennent vivre au pays de leur enfance, notre commune, notre Noyant.

Il y aurait encore tant à dire mais pour conclure, je suis (avec beaucoup d'autres) fière et heureuse de compter de nombreux amis de Noyant, tout simplement.

JEAN MASSINI

Mon arrivée à Noyant d'Allier.....mon séjour.

Février 1964, l'année de notre arrivée en France et c'était aussi l'année du dragon.

Plus de quarante ans après, le 19 mai 2012.....me voici à Noyant, dans un lieu hautement symbolique qu'est la mine à parler de l'arrivée des rapatriés français d'Indochine.

Voilà le mot est lâché : Rapatrié, tout est dit sur lui durant ces années ; retour au pays, qui sommes nous, la colonie, la guerre..... ma France à moi. Et on continue encore d'en parler.

L'exil, c'est ce qui nous caractérise.

Me voilà en France à l'âge de 14 ans et je ne connaissais d'elle qu'à travers les images des livres scolaires. La maison dans la prairie, une route bordée de fleurs, des vaches blanches et noires et un ciel bleu parsemé de nuages blancs. Or ce fut un soir d'hiver lorsque nous arrivions à Noyant. Nous soupions chez « Ramillon », le restaurant du bourg, puis en route pour déposer les valises. Il faisait froid et sombre, c'était notre **maison dans les corons**.

Je ne me souviens plus si la nuit était bonne, mais le matin de la première journée fut un choc : des arbres sans une feuille avec des troncs « calcinés », le ciel était gris et pas une seule fleur, à la

place des blonds avec des tâches de rousseurs il y avait des bruns bridés, un peu comme moi.

La vie de tous les jours n'était pas sans encombre car avec **le froid** que nous découvriions, presque tout était différent : faire du feu au charbon de coke n'était pas évident, le lait frais que nous ne connaissions pas, le pain au quotidien et surtout apprendre à s'habiller chaudement avec des habits que nous n'avions pas...etc. Il faut s'adapter.

Le temps n'était pas aux lamentations, mon père est parti chercher du travail à Moulins. Ma mère s'occupait de la maison, nous étions six frères et sœurs.

Les nouveaux voisins, en majorité vietnamiens, quelques cambodgiens et laotiens, la boulangerie, madame Deschaumes qui passait avec son tracteur pour vendre ses fruits et légumes et le magasin « Coop » tel était notre environnement immédiat.

L'école, que dire, si ce n'était que mon père m'y avait amené et qu'il va falloir y passer la journée avant de rentrer le soir par le car. Je n'étais pas habitué à cela et ce fut la découverte du CEG de Tronget.

La sensation d'un **univers différent** commençait là. Tout vous semble abstrait, le regard, la manière de parler, les jeux, les gens

ne fredonnaient pas les mêmes chansons et il y avait des blonds aux yeux clairs. Nous étions une poignée de Noyantais.

Le temps passait et je m'apercevais qu'on n'avait pas une bonne presse. Il y avait une certaine rivalité entre nous et les gens des villages alentours. Alors on se retranchait derrière la communauté et certaines plaisanteries ne passaient pas très bien. On s'échangeait des mots, voire même de très gros. Je ne comprenais pas toujours ce qu'on me disait, alors cela finissait en bagarre et les punitions tombaient.

En classe c'était terrible quand vous êtes interrogés par le professeur et qu'il vous demandait de passer au tableau, d'être vu par tout le monde et qu'on ne perçoit que vos défauts. J'en avais honte.

Mois après mois, certaines têtes blondes sont devenues mes amis et j'acquérais d'avantage de mots dans mon vocabulaire. Mais c'était dur, lorsqu'un jour, peu avant l'examen du certificat d'étude, devant tout le monde, le proviseur me disait : « **tu iras chercher ton diplôme au bout d'une perche** ».....je ne comprenais pas le sens de ses propos et comme les gens rigolaient, alors moi aussi.

Mais l'examen fut une réussite et par-dessus tout, j'étais primé. J'étais inquiet à l'appel de mon nom et n'osais pas me présenter, alors que c'était pour l'attribution d'un prix. Ils m'ont vu arrivé,

m'ont regardé, j'ai pris le paquet et je suis reparti sans même leur dire merci. C'est drôle il n'y avait pas de rire.

Je n'avais pas de sentiment particulier ce jour là....c'était flou. Je n'étais pas spécialement attiré par l'école, mais je voulais ressembler aux autres pour ne pas avoir honte.

J'étais de Noyant mais surtout des corons où se côtoyait essentiellement les gens **d'origine Indochinoise**. Il y avait une hiérarchie selon l'ancienneté de votre d'arrivée, l'âge et surtout le physique car on ne mettait pas les pieds aussi facilement partout. Ce n'était pas écrit mais on vous le faisait remarquer.

Les corons c'était notre village, au-delà, les autres, ceux qui ne nous aimaient pas et qui nous donnaient des ordres. En tout cas on s'en persuadait.

Noyant c'était le bourg où l'on allait le dimanche à l'église, sa mairie, les magasins et bien entendu le marché où nos mamans se retrouvaient les mercredis. La gendarmerie à éviter.

Les jeudis on allait à la **maison des jeunes**, regarder la télévision, faire quelques parties de tennis de table. Juste à côté c'était **la buvette** et ses bons « carambars ». Nos pères aimaient bien ce lieu, surtout en fin de semaine pour des joutes verbales et des parties de pétanque, le tout arrosé de quelques bouteilles de vin comme il se doit. Ce n'était pas de l'alcoolisme, c'était une

assemblée où régnait toute sorte de démocratie et le vin leur servait de liens.

Le stade de football, c'est quelque chose de géant, je passais des après-midi entiers à jouer au ballon avec des copains. Son équipe nous faisait rêver et le jour où j'ai pu en faire partie moi aussi, j'y ai rencontré des gens, autres que ceux des corons. Ils s'appelaient ou s'appellent encore Citon, Bogacz, Broda, Szymonick. L'équipe de football nous a réunis et c'est ainsi que les Adam, Talons, Da Sylva, Ruben...etc, ont pu jouer ensemble. Les adversaires s'en souviennent encore.

Des rencontres, il y en a eu d'autres, avec le groupe « **jeunesse et amitié** » amené par le regretté Louis Ruben. Ils ont tous, quelque part, à un moment donné, contribué à mon intégration.

Si je ne parle pas beaucoup de nos **Mamans et Tatas** c'est pour éviter de tomber dans du Zola. C'est tellement personnel, leurs mérites sont immenses. Elles sont présentes dans toutes nos réussites d'hier et aujourd'hui.

Il ne s'agit pas de faire de l'angélisme, je suis conscient des difficultés dues aux **chocs des cultures, de la peur de l'inconnu et de sa quête d'identité**. Quitter un pays où l'on a grandi sans espoir d'y revenir, pour un pays qu'on ne connaît pas, c'est l'exil.

En l'an 2006, pour ne rien oublier, avec une bande de copains, nous avons voulu et organisé le cinquantenaire de l'arrivée des rapatriés....pour remercier nos **Papas et Mamans**.

Nos amis français de souche ainsi que ceux d'origine polonaise étaient à nos côtés pour se rappeler des bons comme des mauvais moments, d'un souvenir déjà lointain.

Noyant aujourd'hui se conjugue avec sa pagode et son petit restaurant. Les maisons des corons sont embellies à ne plus en finir, les enfants et petits enfants, certains sans avoir réellement connu Noyant, sont revenus pour en faire l'acquisition. C'est peut être le début d'une autre histoire.

C'était Noyant que je ne connaissais pas !

PHILIPPE BOGACZ

Après ma naissance à Moulins, à l'âge de 3 ans, mes parents sont venus habiter à Châtillon.

Je suis petit-fils de mineur polonais.

À NOYANT, un de mes premiers souvenirs d'enfance est un choc esthétique très fort en voyant arriver sur la place du bourg des femmes vietnamiennes en tenue traditionnelle.

Souvent en groupe, certaines de ces femmes parlaient fort et accompagnaient leurs paroles de gestes et de rires bruyants.

Ce choc esthétique s'est doublé ensuite de la découverte de la langue. Puis enfin d'une culture propre manifestée d'abord par la cuisine lors des fêtes du TET, puis par la spiritualité à la pagode ...

Parallèlement, vers mes 17 ans, mon père décide d'aller voir son frère en POLOGNE.

Ce voyage est une découverte d'un pays encore et toujours en reconstruction, ravagé par les conflits politiques, les désillusions, l'alcoolisme latent, ...

Pendant et après la guerre, ce sont les femmes qui ont « tenu » le pays.

Elles continuent d'occuper une place discrète mais forte dans les familles.

Elles contribuent à organiser la solidarité dans le voisinage.

C'est surtout cela qui ressortira de ce voyage : la SOLIDARITE et des vies dures mais chaleureuses.

Plus tard, quand j'irai travailler et vivre à Paris pendant 8 ans environ, je trouverai dans le cosmopolitisme quelque chose de familier !

Ce brassage sera de nouveau quelque chose d'excitant et synonyme de richesse et d'ouverture.

A NOYANT, notre originalité vient de nos origines multiples. C'est en sortant de NOYANT que nous avons découvert que nous étions atypiques. Moi, je pensais que tous les villages étaient comme le nôtre !

Nous sommes issus de cet ensemble multiple.

Nous formons une mosaïque bigarrée, colorée, un ensemble de cas particuliers avec chacun ses origines au sein du même village. Notre village, c'est notre histoire, nos racines, notre fierté, notre empreinte, notre identité, notre signe distinctif.

On est de NOYANT, on naît de NOYANT.

Cinquième groupe

Les derniers arrivants

CHRISTINE EUMONT-CAMUS, au Moulin du Basset.

Anciennement, M. Brunet était le meunier.

Demi-polonaise ; petite-fille de mineurs.

6 mois après son arrivée, a été élue conseillère municipale.

S'est très rapidement intégrée à Noyant.

Cherche des informations sur l'histoire du moulin.

HOM CHHE Cambodgienne

– arrivée en 1983 en provenance du Foyer d'Autun. M. Chhé était devenu entrepreneur bûcheron et travaillait beaucoup et bien.

Ecrasé par un arbre qu'il abattait.

CAROLINE GUYENNE

Je suis arrivée à Noyant d'Allier à 11 ans. Depuis, je ne me résous pas à quitter ce village si particulier du Bocage bourbonnais où les charolaises côtoient Bouddha.

Je suis arrivée en France en 1991 grâce au regroupement familial, avec ma mère, mes deux frères, et ma sœur, pour rejoindre mon papa réfugié en France. Je venais d'un petit village où il n'y avait pas encore d'électricité. Cela a donc été un choc, mais pas un arrachement comme ceux qui ont dû quitter le pays en urgence, laissant tout derrière eux. D'origine vietnamienne et naturalisée française, je me sens avant tout "Noyantaise".

Quand je suis arrivée dans l'Allier, je m'appelais Nguyen Thi Phuoc Truong. Mon père était tellement fier que sa grande fille ait obtenu la nationalité française qu'il m'a conseillé de franciser mon prénom et mon nom. Pour remercier mon père d'avoir risqué sa vie en quittant le Viet Nam je n'ai pas pu lui refuser cette faveur. J'avais 11 ans et je ne parlais pas français. On m'a mis en classe de CE2 car en 6e, je n'aurais rien compris du tout. J'ai eu la chance d'avoir des enseignants efficaces et une maîtresse qui me donnait des heures de cours particuliers de français supplémentaires. Cela m'a permis de me mettre à niveau très vite. Je suis allée au collège de Tronget, puis au lycée Banville en Economiques et Sociales, à Moulins... Certains disaient que je n'aurais jamais le bac. J'ai poursuivi mes études à l'IUT de Montluçon en Techniques

de Commercialisation. C'est en quittant Noyant pour aller faire mes études, que j'ai compris que ma vie devait être ici. Je décroche un emploi à temps partiel aux côtés du député Yves Simon: sacrée intégration républicaine pour une jeune femme fraîchement arrivée en France. Je travaillais en parallèle aux Gîtes de France et au CAUE de l'Allier pour avoir un temps plein.

Avec mon compagnon Nguyen Van Thao, passionné de cuisine, nous décidons de reprendre le restaurant asiatique de Noyant en 2008. On s'est lancé et ça marche. Nous avons une clientèle très fidèle, qui nous recommande, nous emmène des amis... Les amateurs affluent pour la qualité des plats confectionnés par Thao, qui propose une délicieuse cuisine vietnamienne maison, mais aussi pour l'atmosphère si particulière de Noyant, et enfin, pour notre accueil où nous partageons une part de notre histoire et de notre culture. Quand je reçois des groupes au restaurant, je leur propose toujours de les emmener visiter la Pagode. C'est une manière de rendre ce que l'on m'a donné, mais aussi de partager ma culture. Plutôt vietnamienne ou française me demanderez-vous ? Je réponds : «Noyantaise». Je cultive toutes ces cultures, qui m'enrichissent je pense ».

INTERVENTIONS DIVERSES

PIERRE-JEAN SIMON fait une remarque : *l'histoire embellit la mémoire. Ce qui a été retenu, c'est une vie consensuelle. Cependant, la belle entente qu'on a relatée n'a pas existé. L'Histoire a arrangé les choses.*

*La tolérance s'est établie petit à petit.
Noyant est une véritable réussite.*

JULIEN CAO VAN TUAT (questions)

Est-il envisagé de renommer « musée de la mine » en « musée de la mine et de l'Indochine » ? Encore une fois, est-ce que notre histoire ne va pas servir que de faire valoir à ce projet ?

Est-il prévu de la part de la mairie la création d'un musée de l'Indochine à part ?

CHRISTIAN DUC (réponse)

Nous ne nous sommes pas posé la question de la dénomination du site. Nous proposons la réalisation d'une scénographie sur Noyant tout entier et non pas seulement sur les rapatriés d'Indochine. Enfin, si le projet se réalise le maître d'ouvrage donnera bien le nom qu'il voudra au site.

MICHEL LAFAY (réponse)

Au stade où en sont les élus, ils n'ont pas réfléchi à un musée spécifique sur l'Indochine.

CORINNE AZZOUZ (question)

Peut-il être envisagé un jumelage de Noyant avec Sainte Livrade ?

MICHEL LAFAY (réponse)

Tout est envisageable, mais qui va s'en occuper ?

CONCLUSION

CHRISTIAN DUC

(S'adressant au public) : La suite ? Elle dépend de vous !

Le message qui passera dans la scénographie, il faut que ce soit vous qui en décidiez.

(S'adressant aux élus) : Il y a de la matière, vous l'avez vu ; il ne dépend que de vous pour que ce projet voie le jour.

MICHEL LAFAY

Mariages mixtes (il en est un exemple)

Beaucoup d'émotion

Une information : sous le linoléum d'une petite chambre du logement de l'ancienne directrice, à l'école de Noyant, des journaux isolaient le sol du lino. Ce sont des journaux de 1953-54 dans lesquels il y a des articles à propos de la guerre d'Indochine. Quant aux jumelages proposés...

MARIE FRANCOISE LACARIN, [Vice présidente du Conseil général]

Histoire insolite par la richesse des hommes qui la portent.

Il faut faire quelque chose qui tienne compte de toutes les populations, qui ont la capacité du « vivre ensemble », de s'accepter avec ses différences.

Il est nécessaire de poser le cadre du cahier des charges : il traduira cette histoire particulière dans un but de construire un monde de paix.

DIMANCHE 20 MAI 2012, BILAN-REFLEXION

Présents : Christian Duc, Benjamin Moineau, Edouard Brassecasse, Jean Massini et son épouse, Michel Lafay, Philippe Bogazc Josiane Petiot-Touzerie, Pierre-Jean Simon, Ida Simon-Barouh.

Christian

Toute cette matière a été engrangée pour réaliser une attraction culturelle et touristique.

Cette attraction pourrait effectivement être, comme cela a été évoqué hier, un musée des rapatriés. Ce serait bien.

Mais cette attraction peut être une scénographie ou un musée, appelons la comme on veut, sur Noyant tout entier.

Je me suis fixé cette ligne de conduite, voilà 3 ou 4 ans quand une noyantaise, qui a apporté son témoignage hier, m'a dit : ***attention Monsieur Duc, il ne faut pas oublier les noyantais de souche. On ne parle pour ce qui est de Noyant que des rapatriés, mais il y a aussi les noyantais de souche.*** Et donc, je rajoute, il y a aussi les descendants de mineur et les descendants de polonais.

C'est Philippe qui le dit : le mieux : ***c'est noyant qui doit être le personnage du musée.***

Parler uniquement des rapatriés serait réducteur et cela manquerait de générosité.

Benjamin poursuit les témoignages, par une intervention pleine d'émotion, en faisant appel à ses propres souvenirs. Si les interventions d'hier donnent une impression positive, les aspects négatifs du rapatriement et des conditions d'installation n'ont pas été soulignés parce que c'était « des souvenirs trop désagréables ». S'il se réfère à son expérience, il pense que les familles arrivées avec des enfants déjà adultes ont beaucoup plus souffert que celles dont les enfants étaient jeunes. Celles-ci étaient beaucoup plus aidées, les services sociaux étaient plutôt tournés vers elles.

Par ailleurs, les familles qui arrivaient méconnaissaient les lois françaises.

Prend l'exemple de son père qui travaillait à Paris et qui n'a pu racheter ses années d'Indochine pour le calcul de sa retraite.

Et lui, Benjamin, a dû abandonner l'école très tôt pour aller travailler. Mais il accomplissait un travail d'adulte, payé au tarif adolescent.

Remarques faites sur la pratique du yoga et le travail sur soi pour analyser son histoire de manière plus sereine.

Jean note que si l'ambiance était très bonne pendant cette journée, il y avait un soubassement (poli) de polémique laquelle n'a pas été développée.

Josiane, pour sa part, remarque que pour commencer à analyser, il faut un peu de temps. Le recul permettra d'être objectif. Cependant, elle fait remarquer qu'il y a eu un déséquilibre

temporel. Les discussions suivies une fois la journée terminée révèlent qu'une « boîte de Pandore a été ouverte ».

Edouard « En arrêtant les témoignages par faute de temps, nous avons frustré plusieurs personnes qui auraient voulu s'exprimer. Une frustration que nous devons assumer et qui, quelque part, est la rançon du succès de cette journée.

Nous avons suscité beaucoup de sincérité et, naturellement, quelques polémiques. Si l'objectif est de se dire et de s'écouter, il faut accepter les polémiques. Dans le processus de se comprendre et de s'accepter, la polémique a sa place. Globalement, cette journée de témoignages a été une première, un premier pas vers encore plus d'échanges et de rapprochements.

En raison de cette difficulté de se dire et de s'entendre, qui a même existé à l'intérieur de la communauté des rapatriés, nous n'avons communiqué jusqu'ici que par les fêtes. La fête était le principal moyen de nous fédérer. »

Philippe parle de tout le travail fait en amont autour des Polonais (recueil d'histoires de vie de son grand-père et du film-documentaire en cours). Mais il note que les gens veulent rester dans leur vie d'aujourd'hui et refusent d' « ouvrir la boîte de Pandore ».

Christian relève la grande écoute générale,

Michel parle d'une journée positive.

Christian

Pour ce qui est de ce musée, il y a des contraintes économiques qui font qu'il devra être attrayant, c'est-à-dire traité avec des méthodes modernes d'attraction. En effet, les visiteurs n'aiment plus lire de longs textes ou encore, se contenter de regarder des photos et des documents d'époque. Cela peut sans doute être appelé du ludique, mais il faut que cela plaise et que cela soit à la portée d'un enfant de 8 ans pour que les visiteurs puissent venir en famille.

Malheureusement, il faut faire du chiffre car tous les musées culturels coûtent de l'argent et il faut le dire, des sommes considérables.

En règle générale, les élus ont moins peur de l'investissement car il y a des cofinancements, que de l'exploitation, car là il n'y a qu'une seule collectivité qui supporte cette charge et cette charge se répète tous les ans.

Nous sommes donc condamnés à faire quelque chose qui plaît au plus grand nombre et quelque chose qui soit économe en exploitation.

A mon sens, la technique de la scénographie répond actuellement le mieux à ces obligations.

Une scénographie est une suite de scènes avec des décors, avec ou sans personnage, si c'est avec des personnages, ils peuvent être grands ou petits. Il y a une bande son et des éclairages qui s'allument et qui s'éteignent et on raconte une histoire.

J'ai dit hier au public que la suite des événements sur cette affaire dépendait de lui, du public présent hier. En effet, dans une scénographie, on ne se contente pas uniquement de raconter une histoire, on suscite des émotions et on fait passer le ou les messages que le visiteur gardera après sa visite.

Si nous ne sommes peut être pas capable de monter cette scénographie, de déterminer chaque scène qui sera présentée, quoi que ! Si nous ne sommes peut être pas capables d'écrire les dialogues et les monologues, il est impératif que nous gardions la maîtrise du message que vous voudrez faire passer et des émotions que vous voudrez faire ressentir.

Voilà, à mon sens, le travail qui nous attend et qui vous attend.

Noyant d'Allier calendrier du XXème siècle

1920 Construction du bâtiment actuel d'exploitation de la mine

1920 Arrivée des premier polonais ; il y a eu aussi beaucoup d'arrivées en 1929-1930

1943 Fermeture de la mine de Noyant

18 juin 1944 Escarmouche avec les allemands au Rocher Noir à la Vallée

14 juillet 1944 Sabotage du tunnel de Maltaire à Valtanges

1949 Fermeture de la mine de Saint Hilaire

1954 Défaite de Dien Bien Phu

Hiver 1955-56 Arrivée des premiers rapatriés d'Indochine

1959 Installation du Foyer de la Cimade (baraque verte)

1966 Fermeture du Centre administratif d'accueil des rapatriés

1967 Constitution du groupe de chanteurs « Jeunesse et amitié »

1969 Création de la Cité des Jeunes

1983 Début de réalisation de la pagode

1988 Premières arrivées de matériel minier

1994 Ouverture du Musée de la mine

2006 Manifestation du cinquanteaire de l'arrivée des rapatriés.

19 mai 2012 Journée témoignages

Edité par Christian Duc les Gendins 03400 Toulon sur Allier
Pour le compte de l'association les Amis de la mine de Noyant

Achévé d'imprimer janvier 2013
Par Alpha Numeriq Moulins

ISBN 2-9515626-6-7